

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

LE PROTESTANTISME EN POLOGNE

jusqu'en 1570

THÈSE

*Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté des Lettres
de Montpellier*

le 1^{er} juillet 1927

PAR

Georges DAWID

BACHELIER EN THÉOLOGIE

Pour obtenir le grade de Docteur de l'Université de Montpellier
(MENTION *Lettres*)

MM.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE	{	GACHON, doyen et professeur honoraire, <i>Président</i> .	{	<i>Assesseurs.</i>
		BLANCHARD, professeur		
		THOMAS, maître de conférences		

MONTPELLIER

IMPRIMERIE CAUSSE, GRAILLE ET CASTELNAU
19, Avenue de Toulouse, 19

1927

Thèse
Montpellier
1927.

LE PROTESTANTISME EN POLOGNE

jusqu'en 1570

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

LE PROTESTANTISME EN POLOGNE

jusqu'en 1570

THÈSE

*Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté des Lettres
de Montpellier*

le 1^{er} juillet 1927

PAR

Georges DAWID

BACHELIER EN THÉOLOGIE

Pour obtenir le grade de Docteur de l'Université de Montpellier
(Mention *Lettres*)

MM.

EXAMINATEURS	{	GACHON, doyen et professeur honoraire, <i>Président</i> .	{	
DE LA THÈSE		BLANCHARD, professeur		
		THOMAS, maître de conférences		<i>Assesseurs.</i>

MONTPELLIER

IMPRIMERIE CAUSSE, GRAILLE ET CASTELNAU
19, Avenue de Toulouse, 19

1927

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

FACULTÉ DES LETTRES

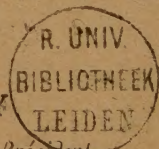
MM. VIANEY, Doyen, professeur de littérature française.
GRAMMONT, professeur linguistique.
FOUCAULT, Assesseur, prof. de philosophie.
ROMAIN, professeur de langue et littérature latines.
MILLARDET, professeur de langue et littérature romaines.
SION, professeur de Géographie.
VILLENEUVE, professeur de philosophie latine.
FLICHE, professeur d'histoire et d'archéologie du moyen-âge.
BLANCHARD, prof. d'histoire moderne et contemporaine.
DUGAS, professeur d'archéologie et histoire de l'art.
POYER, prof. de philosophie morale et science de l'éducation.
AMADE, professeur de langue et littérature espagnole.
SECHAN, maître de conférences de langue et littérature grecques.
BOUVIER, maître de conférences de littérature française.
MARTIN, maître de conférences de langue et littérat. anglaises.
THOMAS, maître de conférences d'histoire et géographie du Languedoc.
ROUSSEL, chargé de cours de langue et littérature grecques.
TEULIER, chargé d'un cours complémentaire de langue et littérature italiennes.
DELMAS, chargé d'un cours complémentaire de langue et littérature allemandes.
PALANQUE, chargé d'un cours complémentaire d'histoire ancienne.
DUBOIS, secrétaire.

MEMBRES DU JURY

MM. GACHON, doyen et professeur honoraire, *Président*,
BLANCHARD, professeur
THOMAS, maître de conférences

Assesseurs

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions écrites dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



IN MEMORIAM MATRIS MEAE

OUVRAGES CONSULTÉS

- BEZOLD. — Die ältesten deutschen Universitäten in ihrem Verhältnis zum Staat.
- BIELSKI (J.). — Kronika Polska (Warszawa, 1829).
- BOBRZYŃSKI (M.). — Starodawne prawa polskiego pomniki, t. V (Kraków, 1878).
- BUKOWSKI (J.). — Dzieje reformacji w Polsce (Kraków, 1883).
- CHASTEL (E.). — Histoire du Christianisme (Paris, 1868).
- CHMIEŁOWSKI (P.). — Historia literatury polskiej (Warszawa, 1899).
- CHRZANOWSKI (I.). — Historia literatury niepodległej Polski (Warszawa, 1918).
- DALTON (H.). — Johannes a Lasco (Gotha, 1881).
- FISCHER (G.). — Versuch einer Geschichte der Reformation in Polen (Graetz, 1885).
- FOX (Paul). — The Reformation in Poland some social and economic aspects (Baltimore, 1924).
- FRIESE (Ch.-G.). — Beiträge zur Reformationsgeschichte in Polen und Litauen (Breslau, 1786).
- GRABOWSKI (Ph.). — Z dziejów literatury Kalwiskiej w Polsce (Kraków, 1906).
- GROMNICKI (F.). — Synody prowincjonalne w Polsce do roku 1357 (Kraków, 1885).
- KOLBUSZEWSKI (K.). — Ruchy husyckie w Polsce i wpływ ich na piśmiennictwo (Reformacja w Polsce, I, 3, — Warszawa, 1921).

- KRASINSKI (W.). — Zarys dziejow powstania i upadku reformacji w Polsce (Warszawa, 1903).
- KRZYŻANOWSKI (S.). — Poselstwo Kazimierza Wielkiego do Awinionu i pierwsze uniwersyteckie przywileje (Rocznik Krakowski, 1900, IV).
- KUBALA (L.). — Stanisław Orzechowski (Lwów, 1906).
- KURTZ (J.-H.). — Kirchengeschichte (Mitau, 1874).
- LACOMBE (H.). — Étude sur la réforme en Pologne (Strasbourg, 1857).
- LAMBS (Ph.). — La Réforme de Jean Huss (Strasbourg, 1846).
- LEGER (L.). — Cyrille et Méthode (Paris, 1868).
- ŁUBIENIECKI (St.). — Historia reformationis Polonicae (Freistadt, 1685).
- ŁUKASZEWICZ (J.). — O kościołach braci czeskich w dawnej Wielkopolsce (Poznań, 1835).
- Dzieje Kościołow wyznania helweckiego w dawnej Małej Polsce (Poznań, 1853).
- Dzieje Kościołow wyznania helweckiego w Litwie (Poznań, 1842).
- MICHEJDA (K.). — Dzieje Kościoła ewang. w Księstwie Cieszyńskim (Cieszyn. 1909).
- PROCHASKA (A.). — Polska a Czechy w czasach husyckich (W Rozpr. Ak. Um., t. VII i VIII).
- ROEPPELL. — Über die Verbreitung des Magdeburger Stadtrechts.
- VOLKER (K.). — Der Protestantismus in Polen (Leipzig, 1910).
- « *Volumina Legum* » (Petersburg, 1859).
- WOTSCHKE (Ph.). — Geschichte der Reformation in Polen (Leipzig, 1911).
- ZAKRZEWSKI (W.). — Powstanie i wzrost reformacji w Polsce (Leipzig, 1870).

PRÉFACE

Les liens étroits qui existaient entre la Pologne et l'Europe occidentale, nous apparaissent distinctement dans la rapide propagation de la réforme en Pologne, A peine les premiers symptômes de ce mouvement se manifestaient en Allemagne, qu'ils provoquèrent promptement une forte répercussion dans ce pays slave. Malgré les nombreux obstacles qui dès le commencement se dressèrent contre l'idée réformatrice, elle y trouva beaucoup de partisans. Bien que relevant des courants de l'Occident, la réforme en Pologne n'en était pas une simple contrefaçon; mais à cause des conditions fort différentes, elle montrait des particularités et suivait un cours tout autre et propre à elle. Nos réformateurs ne s'inspiraient pas seulement de vues religieuses; très souvent ils durent avoir égard à des problèmes de nature politique et sociale. Les disputes dogmatiques n'étaient jamais d'une telle âpreté et d'une telle intransigeance comme elles étaient dans les autres pays. Même à l'époque où les troubles religieux plongèrent tout l'Occident dans une mare de sang, la réforme en Pologne suivit un cours calme et paisible. Jamais ne se produisirent des scènes pareilles

à la Saint-Barthélemy en France ou à la tyrannie du Duc d'Albe dans les Pays-Bas.

Les luttes confessionnelles se vidaient même dans la littérature polémique avec une modération remarquable qui n'excédait nulle part les limites du bon sens, sauf quelques rares exceptions.

Les sanctions et les représailles prises contre les protestants ne sont appliquées que très rarement; ces mesures ne supportent aucune comparaison avec les martyres dans les autres pays.

Il n'est donc pas étonnant que la réforme ait pu se propager — surtout au ^{xvi}^e siècle — avec une rapidité extraordinaire: ni le Gouvernement, ni l'Eglise et encore moins le peuple, n'y mirent un obstacle sérieux.

Ce fut peut-être un désavantage pour le protestantisme en Pologne que d'avoir à surmonter peu d'obstacles, que partout l'entrée lui fût libre: car après une course primitive très rapide, survint un arrêt brusque.

Dans la deuxième moitié du ^{xvi}^e siècle, toute la Pologne semblait être passée dans le camp du protestantisme. A la tête du Gouvernement était alors le roi Sigismond-Auguste, très porté vers la nouvelle doctrine; la noblesse, qui occupait les plus hautes dignités dans le Sénat, était presque en totalité protestante; au « *sejm* » c'étaient de même les protestants qui menaient les débats. Dans la littérature, dans la politique, dans toute la vie intellectuelle, ils jouaient un rôle prépondérant.

Malgré la courte durée de cette époque de prospérité, la réforme laissa des traces ineffaçables dans l'histoire

culturelle et politique. Elle exerçait surtout une influence considérable sur le réveil de la vie intellectuelle. La littérature polémique de cette époque ne put être créée que dans la langue nationale. L'effort de donner aux nouvelles idées religieuses la plus large publicité dans les rangs du peuple ordinaire, engendra la création d'une littérature nationale.

En sa qualité de mouvement vivant, d'action créatrice et d'activité productrice, directement opposée à l'inertie du Moyen-Age, la réforme produit toujours de nouvelles forces motrices et n'anima pas seulement les protestants mais tous ceux qui avaient encore une étincelle d'énergie et qui, mécontents de l'état de choses actuel, cherchaient à opérer une innovation. Autour d'elle se groupait toute une série de personnages illustres, qui, avec la réforme religieuse, envisagèrent en même temps celle des conditions sociales et culturelles : Modrzewski, Laski, etc..., Ces personnages-là furent ses plus fervents adhérents. Une réforme religieuse était pour eux toujours étroitement liée avec le progrès de la « res publica ».

L'introduction de la nouvelle doctrine fut d'une influence décisive pour l'instruction publique, qui, au début de la réforme, était peu développée. Ce fut le protestantisme qui fonda le premier de nouvelles écoles comme celle de Pinczow où enseignaient des professeurs fameux non seulement en Pologne mais aussi en Occident. Les écoles de Rakow et de Leszna eurent une renommée mondiale. Ces établissements protestants n'étaient point des écoles confessionnelles; elles influençaient plutôt l'évolution de toute la vie intellectuelle;

leur existence fut d'une importance primordiale pour toute la nation. A côté des sciences humanistes, développées à un très haut degré, on cultivait aussi la langue nationale. C'était encore l'influence de la réforme qui amenait la fondation de nombreuses imprimeries comme à Rackow, à Leszna, à Brzesc-Litewski d'où sortit en 1563 la fameuse traduction de la Bible de Radziwill.

L'activité féconde de la réformation ne se restreignit pas à la vie culturelle du peuple polonais et à l'instruction générale. Elle fut un facteur puissant pour approfondir les relations et pour resserrer les liens entre la Pologne et l'Occident. A nulle autre époque l'échange d'idées entre la Pologne et le reste de l'Europe ne fut si fréquent que pendant la réforme. Cette liaison ininterrompue, ces relations continues avec l'étranger et surtout avec ses Universités étaient d'une influence très favorable à l'évolution de la vie intellectuelle. Le fait que nos personnages les plus remarquables du protestantisme étaient en même temps des humanistes de premier ordre, n'en est pas la moindre cause.

Des écrivains catholiques, qui naturellement ne sont point disposés à donner à la réforme la place méritée dans l'histoire polonaise, soulignent pourtant le dernier effet qu'elle produisit, disant : elle fut le précurseur de la renaissance de l'Eglise catholique en Pologne.

Nous nous sommes efforcés, dans notre travail, de faire ressortir les événements les plus importants de l'histoire de la réforme en Pologne. Nous sommes loin de croire avoir réussi à tracer un tableau à peu près exact de l'état de choses, étant donnée la surabondance des matières — chacun des chapitres suivants pourrait

former un ouvrage complet — le choix était souvent très difficile. Notre idée dominante était de développer les particularités de la réforme en Pologne, d'en tracer les traits caractéristiques qui résultent des différences de la vie politique et religieuse, de même — et pas en dernier lieu — des conditions sociales et culturelles.

Notre travail doit être considéré comme un essai en langue française de l'histoire de la réforme en Pologne. Ces pages contribueront un peu à corriger l'opinion presque générale que la Pologne fut toujours comme elle l'est maintenant, un pays essentiellement catholique.

Enfin, nous remercions de tout notre cœur l'Université de Strasbourg qui gracieusement a mis à notre disposition nombre d'ouvrages consultés.

Montpellier, le 5 juin 1927.

INTRODUCTION

Les débuts de la christianisation des Slaves

Lors de leur entrée dans la lice de l'histoire mondiale, les Slaves avaient déjà une certaine civilisation. Leur conception de la religion en est entre autres la preuve. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme. Comme tous les Ariens, les Slaves honoraient aussi dans leurs Dieux la personnification des forces de la nature. Ils distinguaient les dieux blancs ou bons et les dieux noirs ou méchants. La mythologie slave, riche en belles illustrations, rappelle par bien des points l'ancienne mythologie grecque, avec cette différence qu'elle ne renferme rien qui soit contraire à la morale (1).

Selon les vieux récits et traditions, l'apôtre André lui-même aurait le premier transmis aux Slaves les enseignements du christiatisme. Des conversions au chris-

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 13.

tianisme se sont déjà produites avant la deuxième moitié du neuvième siècle. Mais ce n'étaient probablement que des cas isolés.

Les débuts historiques de la christianisation des Slaves datent de l'apparition des deux missionnaires Cyrille et Méthode, souvent appelés « les deux apôtres slaves ». Ils descendaient d'une famille aisée — le père était Grec, la mère Slave — de Salonique, où le slave était à côté du grec, une langue partout employée. L'aîné des frères, Constantin, dit le Philosophe, devint célèbre par ses travaux de mission. Pour gagner plus facilement les Slaves à la cause du christianisme, il introduisit chez eux le rite grec en langue slave. De vieilles chroniques rapportent qu'il avait inventé dans ce but des caractères slaves, ce qui d'ailleurs n'est pas prouvé et paraît invraisemblable, car les Slaves devaient posséder déjà de tels caractères, en raison de leur niveau de civilisation relativement élevé. Il est toutefois un fait, c'est qu'il a traduit la Bible en langue slave. Cette traduction de l'Ecriture Sainte est encore aujourd'hui en usage et constitue le plus ancien document vieux slave.

A la prière du grand duc de Moravie, Rastyc, l'empereur d'Orient, Nicolas III, envoya en l'an 865 les deux frères en Moravie, pour y accomplir une mission. Leurs efforts pour la christianisation de la Moravie furent bientôt couronnés de succès. Dans tout le pays ils introduisirent le culte chrétien en langue slave; mais en cela ils s'attirèrent l'inimitié du clergé allemand. Le clergé allemand se prit à douter de leur fidélité au Pape, les accusa d'hérésie et dénigra la liturgie slave répandue par leurs soins.

Pour se laver de cette accusation, les deux frères se rendirent à Rome. Par là, ils voulaient aussi prouver qu'ils reconnaissaient le Pape comme leur pasteur suprême. Le Pape Jean VII ratifia leur orthodoxie (879) et approuva aussi leur traduction de la Bible (1). Il autorisa aussi ouvertement l'emploi de la liturgie slave dans le culte, toutefois l'Evangile devait être d'abord lu en latin à haute voix et seulement ensuite dans la traduction slave (2). Constantin, qui entre temps était devenu moine et avait pris le nom de Cyrille, resta à Rome, où il mourut peu de temps après. Méthode, nommé évêque, revint en Moravie et continua à se consacrer à ses travaux de missionnaire. Il ordonnait les prêtres, célébrait le culte, distribuait les Sacrements toujours dans la langue populaire. A sa mort, en 885, la Moravie, la Slovaquie, la Bohême étaient en grande partie christianisées. En Bohême, le culte slave se maintint jusqu'en 1094, année où, sur l'ordre supérieur de Rome, il fut complètement aboli.

Au temps de Cyrille et Méthode, une partie de la Pologne (la Petite-Pologne actuelle ou Galicie), appartenait au royaume de Grande-Moravie. Du point de vue religieux, cette partie de la Pologne relevait de l'archevêché de Velehrad (capitale de l'ancien grand-duché), dont le premier archevêque était Méthode. Il va naturellement de soi que l'activité de Méthode pour la mission se soit déployée sur ces pays polonais et que le christianisme

(1) LEGER, *op. cit.*, p. 142.

(2) KURTZ, *op. cit.*, t. I, p. 243.

y ait pris déjà pied à cette époque. L'Eglise qu'il y a appelée à la vie, était comme toutes les Eglises slaves des temps révolus, une Eglise nationale.

Venons-en à l'histoire même de la Pologne. Si par la suite les événements ayant trait au christianisme et à la vie religieuse en Pologne seront examinés tout particulièrement, nous croyons cependant que pour une meilleure compréhension du tout nous ne devons pas passer sous silence les événements les plus importants de la vie politique.

CHAPITRE PREMIER

Les principaux faits historiques en Pologne

jusqu'à la bataille de Grunwald

Sur l'espace compris entre la Baltique et les Carpathes, entre le Laba, le Bug et le San, une tribu slave donna naissance à la nation polonaise. Les débuts de son histoire se perdent dans la nuit des temps ; nous savons toutefois que son régime était patriarcal, qu'elle se trouvait gouvernée par des Assemblées générales, qu'une vie calme, paisible, sans expéditions de conquêtes ou d'attaques, consacrée à la chasse, à l'agriculture, à l'élevage des troupeaux façonnait l'âme de ce peuple, une âme molle, douce et insouciant.

Le premier monarque historique de la Pologne, Mieszko (Miécislas), régnant de 960 à 992, était un politicien adroit. L'Etat qu'il gouvernait s'étendait du Bug à l'Oder. Mieszko épousa une princesse tchèque, Doubrawka. Touché par ses prières, il se fit baptiser le

5 mars 965 et introduisit ensuite le christianisme dans ses Etats. Il est peu naturel et incompatible avec la raison humaine que le peuple entier ait accepté le christianisme. Malgré la grande sévérité que Mieszko faisait régner durant l'introduction violente du christianisme en l'an 980, c'est-à-dire quinze ans après son baptême, la moitié de ses sujets étaient fidèles à la croyance païenne. Il est aussi invraisemblable que Mieszko ait consenti à embrasser le christianisme pour l'amour de son épouse chrétienne Doubrawka. Nous croyons plutôt que des causes de nature politique le déterminèrent à faire cette démarche. Il avait très bien saisi que la religion chrétienne donnait aux Allemands une supériorité non seulement religieuse, mais encore politique. D'autre part, nous savons qu'il considérait l'empereur Othon III comme le souverain de quelques parties de son Etat et qu'à ce titre il lui témoignait du respect. Pour conserver l'appui et la bienveillance du puissant empereur romain de nationalité allemande, il se vit plus ou moins contraint d'embrasser le christianisme. Avec la conversion des Polonais au christianisme la culture et la civilisation occidentales qui étaient supérieures à la civilisation slave, pénétrèrent dans les pays de Mieszko. En Pologne, le rite grec avait été le premier introduit. Mais les prétentions des Papes, secondées par l'influence et les victoires des Othons de Saxe y firent bientôt prévaloir le rite latin et rattachèrent de plus en plus la Pologne, de même que la Bohême où le christianisme prit solidement pied sous le règne de Boleslas-le-Pieux, vers l'an 1000 à l'Eglise de Rome. Pendant le règne du premier chef polonais eut lieu la fondation du premier évêché à Poznan, qui, conformément aux vœux de l'empereur

Othon IV, fut soumis à l'archevêque de Magdebourg. Le premier évêque polonais était un Allemand du nom de Jordan.

A la mort de Mieszko son Etat fut divisé entre ses fils. L'aîné de ces derniers, Boleslaw Chrobry (Boleslas-le-Vaillant), (992-1025), chassa ses frères et réunit tout leur patrimoine entre ses mains. Désirant unir également tous les Slaves sous son sceptre ce monarque lutta contre les Allemands et réunit à la Pologne la Misnie, la Moravie, la Lusace et la Silésie. Le plus grand mérite de ce souverain a bien été de reconnaître la signification du christianisme qui avait contribué à souder plus étroitement entre elles les parties assez mal réunies de son royaume. Il était préoccupé de raffermir la vie chrétienne dans le peuple entier. Dans les pays soumis il soutenait ou introduisait le christianisme. Il punissait toutes les désobéissances aux prescriptions de l'Eglise et réprimait tout réveil du paganisme, auquel certaines parties du peuple étaient encore secrètement fidèles. Il envoya auprès des Prussiens encore païens l'évêque de Prague, Adalbert, qui animé par l'exemple de St-Boniface, s'était mis au service de la mission. Mais il eut peu de succès dans son entreprise, car les Prussiens, qui s'opposaient à ses efforts de christianisation surent se débarrasser de l'autorité du roi et tuèrent Adalbert en l'an 997. Boleslas fit déposer sa dépouille qu'il dut payer au poids de l'or, dans l'église de Gniezno. Des historiens catholiques rappellent une foule de miracles que la dépouille de ce saint martyr aurait accomplis. Quelques années plus tard, un moine, nommé Bruno (de Querfurt) que l'exemple d'Adalbert avait enflammé d'émulation,

fut massacré par les Prussiens (1008). La fondation de nouveaux évêchés date de cette époque, ainsi que la pénétration d'innombrables moines dans le pays, principalement de Bénédictins. Ils venaient de tous les pays, mais principalement d'Allemagne, d'Irlande et d'Italie. Comme ils étaient exclusivement des étrangers, leur action ne pouvait naturellement pas au début porter des fruits particuliers, car ils ne comprenaient pas la langue du pays, qu'ils appelaient langue des Barbares (1). Nous savons de trois monastères qu'ils doivent leur fondation à Boleslaw: Miedzyrzecze (près de Cracovie), Lyza Gora et Tyniec.

A cause de son importance pour l'histoire de la Pologne en général, et aussi pour le développement du christianisme en particulier, nous voulons en peu de mots relater un fait qui se produisit sous le règne de Boleslaw. C'est la visite du jeune empereur Othon III dans l'ancienne capitale de la Pologne, Gniezno. L'empereur voulait visiter la tombe de Saint-Adalbert et en même temps rendre une visite politique à Boleslaw. Il fut reçu en grande pompe, ce qui prouve la richesse du jeune mais puissant Etat. Othon III qui voulait se montrer reconnaissant de la réception que lui faisait son hôte, donna à ce dernier la dignité de roi ainsi que le titre d'allié et d'ami de la nation romaine, titre qui autrefois n'était accordé qu'à des monarques indépendants et qui avait la même signification que l'onction sacrée que donna le légat du pape Etienne I^{er} à Pépin, dans l'Assemblée de Soissons et qui transforma en royauté de

(1) KRAŚINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 24.

droit la royauté de fait (1). Par la donation du titre de roi, Boleslaw reçut le pouvoir impérial dans toutes les affaires religieuses, non seulement en Pologne, mais encore de tous les pays auxquels il avait fait la guerre et qu'il voulait éventuellement soumettre plus tard à son royaume. Comme suite de la visite de l'empereur en Pologne, il y a lieu de considérer la fondation du premier archevêché polonais de Guiezno, œuvre d'Othon III et du pape Sylvestre II. Plus tard, Boleslas le Vaillant s'est libéré de toute dépendance de l'empire allemande et se couronna roi en 1024.

Son fils, Mieszko II (1025-1034) abandonna une partie considérable de son royaume. Après la mort de ce souverain commença une époque de luttes et de désordres intérieurs, au cours desquels se réveilla le paganisme. Les attaques de nombreuses tribus slaves contre la Pologne devenaient de plus en plus fréquentes ! surtout celles des Poméraniens païens qui voulaient extirper le christianisme. A la suite de nombreuses révoltes, Casimir, le fils de Mieszko II était forcé de quitter son pays. Profitant de ces troubles intérieurs, le prince tchèque Brzetislaw envahit la Pologne, emmena la dépouille du saint Adalbert de la capitale Gniezno à Prague, transportant de ce fait l'archevêché polonais dans la capitale tchèque. La cathédrale à Gniezno tomba en ruines ; la Silésie fut perdue. Ce cours des événements influençait par contre favorablement l'empereur. Fidèle à sa devise : « *Divide et impera* » il se décida à venir au

(1) Voir CHASTEL, *op. cit.*, t. III, p. 216,

secours des Piastes. Soutenu par lui, Casimir, dit le Rénovateur (1040-1058) entra en Pologne. C'était maintenant Cracovie la capitale de son royaume. Mais il fallait encore beaucoup de temps et de luttes jusqu'au rétablissement complet de la paix et du christianisme. Il arracha toute la Silésie avec Breslau aux Tchèques mais par l'intervention de l'empereur Henri III, il devait leur payer une indemnité annuelle.

Le fils de Casimir, Boleslaw Smialy (Boleslas l'Intrépide) (1058-1080) réussit à récupérer la Ruthénie Rouge, perdue par Mieszko II. Il tentait à suivre l'exemple de Boleslas le Vaillant et, comme ce dernier, acquit la couronne royale. Le pape Grégoire VII, était aux prises avec Henri IV. Ce pontife a voulu proclamer plus haut que jamais la souveraineté des papes, les déclarer arbitres suprêmes du droit et du devoir. Il ne perdit aucune occasion pour arriver à ce but. C'était donc une théocratie universelle qu'il s'efforçait d'établir dans le monde chrétien et dont le siège devait être l'église de Rome. Pour approcher de ce but, il s'agissait d'abord de soumettre l'empereur d'Allemagne à son autorité. C'est pour cette raison qu'il attribua à beaucoup de princes du Nord et de l'Est la dignité royale. Boleslas l'Intrépide envoya en 1075 une délégation à Rome de même que le prince Izaslaw, expulsé de Kiow; ce dernier promit de reconnaître la suzeraineté des papes. En récompense il fut proclamé roi de la Russie. Les légats envoyés par le pape en Pologne renouvelèrent l'archevêché de Gniezno et l'archevêque Bogumil couronna Boleslas en 1076. Ce couronnement, auquel assistaient quinze évêques, devait symboliser l'invincibilité de la

Pologne et éveilla de ce fait la haine et la jalousie des Allemands et des Tchèques. Pendant la campagne contre Kiow même une partie de la chevalerie se révolta contre le roi. De retour de cette expédition, le roi punit impitoyablement les félons et se prit pour cela de querelle avec l'évêque de Cracovie : Stanislas Szczepanowski. Ce différend eut pour les deux antagonistes — le roi et l'évêque — une fin tragique. Dlugosz, le plus célèbre des anciens historiens polonais rapporte cet événement important comme suit : « Le roi Boleslas, encouragé par ses succès continus et corrompu par son long séjour à Kiow, la capitale de la Russie, devint orgueilleux, violent et hautain. Stanislas Szczepanowski condamna publiquement la vie libertine du monarque, qui, mécontent de ces procédés de l'évêque, le tua de sa propre main au pied de l'autel. Le pape Grégoire VII excommunia le roi qui, détrôné, était forcé de quitter le pays et mourut exilé en Hongrie ».

Son successeur, Ladislas Herman (1080-1102), faible et insignifiant remit les rênes du Gouvernement au palatin Sieciech, ce qui déclencha bientôt une guerre intestine. Herman n'osa pas assumer le titre royal. Il ne réussit dans aucune de ses entreprises ; il perdit même une grande partie de son territoire. A l'intérieur du pays une lutte acharnée entre ses deux fils et le palatin Sieciech faisait rage ; une lutte, qui dégénéra plus tard en une guerre commune des deux fils contre leur père. Deux fois les armées du père et des fils s'affrontèrent

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 25.

à Zarnowiec et à Plock. Enfin, l'intervention de l'archevêque de Gniezno, Martin, opéra la réconciliation. Haï par le peuple, le palatin fut expulsé du pays. Il retourna plus tard, mais il n'arriva plus à l'influence d'autrefois. Herman mourut en 1102. Ses fils se battirent pour la succession avec acharnement. Finalement l'aîné s'attribua la Pologne proprement dite (la Grande-Pologne) et la Masovie; le cadet prit le reste du royaume et le titre de monarque.

Boleslaw Krzywousty (Boleslas Bouche-Torse) (1102-1138) subjuga la Poméranie, fut vainqueur des Allemands et avant de mourir divisa son état entre ses cinq fils donnant à l'aîné, Ladislas, le pouvoir suprême sur ses frères et Cracovie comme capitale.

Considérant l'an de la mort de Boleslas Bouche-Torse comme la fin de la première époque de l'histoire de la Pologne, nous constatons en résumé, cet état de choses :

Le souverain exerce un pouvoir illimité : il est le propriétaire de tout le pays et de ses sujets. Il partage le territoire entre ses fils comme un domaine privé et c'est encore lui qui désigne son successeur. Il est le seul législateur, l'arbitre et le maître suprême. Bien qu'il fût assisté par un Conseil d'Etat, rien ne se faisait sans sa volonté. L'exécution de ses ordres était assurée par un corps de nombreux officiers à la tête desquels était le palatin (*comes palatinus*) et le *wojewode* (*princeps militiae*). Le peuple se composa des nobles, des chevaliers et des paysans. Les nobles étaient les descendants des anciens chefs vaincus. Les chevaliers formaient le contingent principal de l'armée. Les paysans étaient en état de servitude de même que les juifs qui sous Bo-

leslas Bouche-Torse apparaissent la première fois en Pologne. L'église était représentée par sept évêchés : Poznan, Cracovie, Breslau, Wolin, Kruszwica, Wloclawek, Plock et l'archevêché Guiezno. Le clergé occupait le même rang social que la noblesse; il était propriétaire de vastes domaines constitués par des donations de la noblesse et il le vit, en outre, encore la dîme sur la population. Il n'existait pas encore une juridiction spéciale pour le clergé: il était soumis à celle du roi. Les nombreuses querelles entre les pouvoirs religieux et séculier (Grégoire VII-Henri IV) qui bouleversaient tout l'Occident n'avaient que de faibles répercussions en Pologne. Le souverain nommait les évêques à son gré, les faisait remplacer comme il lui plaisait sans s'appuyer sur le pape. Le célibat était inconnu. C'est seulement sous le règne du dernier monarque de cette époque, que l'élément polonais l'emportait dans le clergé. En sa qualité de représentant de l'intelligence et des sciences, le clergé avait une influence considérable. Il fondait et entretenait des écoles auprès des couvents, des cathédrales et des communes. C'est grâce à l'influence de l'église que la culture et l'instruction se propageaient. Cette époque voyait les premières œuvres littéraires et historiques. On écrivait, comme dans tout l'Occident, en latin. Sous le règne de Boleslas vit le plus ancien chroniqueur de la Pologne — un « étranger nommé Gallus » (1) — dont la chronique s'étend jusqu'à l'an 1113. C'est encore cette époque qui nous donna les premières poésies polonaises.

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 24.

Wladislaw II (Ladislas) (1138-1146) s'efforça de réunir la Pologne divisée; mais, vaincu par ses frères, il dut chercher aide et secours auprès des Allemands. Ceux-ci forcèrent le deuxième fils de Ladislas I, Boleslas IV (1146-1173) à céder la Silésie aux fils de Ladislas II. A partir de ce moment, la Silésie cessa de fait d'appartenir à l'Etat polonais. Les influences de la Pologne en Poméranie et en Ruthénie diminuèrent. Mieszko III (Miecislav) (1173-1177) voulant accroître le pouvoir monarchique s'épuisa dans une lutte malheureuse contre les seigneurs polonais. Il était obligé d'abdiquer.

Le plus jeune des fils de Boleslas Bouche-Torse, Casimir II, dit le Juste (1177-1194) put enfin unir la majeure partie de la Pologne et grâce à sa propre énergie et à l'appui du clergé, il rétablit la paix intérieure. Mais c'était à la révolution qu'il devait son trône; pour cette raison il chercha un appui sûr qu'il trouva dans le clergé. Pour ce but, il convoqua en 1180, un synode — le premier en Pologne — à Leczyce. Non seulement le clergé, mais aussi les nobles et les princes y prirent part. C'était donc plutôt un « Sejm » (diète) qu'une assemblée ecclésiastique. La plus importante des résolutions prises était celle qui interdit aux seigneurs sous peine d'excommunication, de s'approprier n'importe quels biens en cas de mort d'un évêque.

La succession de Casimir fut d'abord partagée entre Leszek I^{er} Bialy (le Blanc) et Mieszko III, auparavant sans pouvoir. Ce n'était qu'après la mort de Mieszko III en 1202, que Leszek le Blanc parvint à exercer seul le pouvoir (1202-1227). Dans cette époque, marquée par

des troubles et des querelles permanentes, le clergé, faisant partie des classes supérieures (moznowladztwa) acquit une certaine influence politique. Cependant, l'activité des prêtres avait pour but unique leurs propres intérêts; ils ne cherchaient point celui de l'église. Les premières aspirations hiérarchiques correspondant à celles du clergé de l'Occident se manifestaient au Sejm de Leczyce (1). Néanmoins, les ecclésiastiques polonais restaient soumis à la juridiction laïque. Ils étaient comme tout le peuple assujettis aux impôts et recevaient leurs dignités de la main du monarque. Les légats du pape, qui en 1189 et en 1197 furent envoyés en Pologne ne pouvaient rien changer en cette matière. Seulement sous le pape Innocent III et l'archevêque de Gniezno Henri Kietlicz, une réforme selon l'église occidentale commença. Mais ces aspirations hiérarchiques déchaînèrent comme à l'Occident des conflits avec le pouvoir séculier. Les seigneurs polonais étaient divisés en deux camps. Leszek même et son frère Konrad ne s'opposaient que faiblement à ces menées; de même les princes de la Silésie n'étaient-ils point hostiles à ces projets. En Grande-Pologne, un des plus puissants seigneurs, Ladislas Odonicz, prit le parti de l'archevêque. Par contre, le second grand seigneur, Ladislas Laskonogi, — l'oncle d'Odonicz — résistait avec fermeté aux efforts du clergé et défendit avec une énergie farouche l'autocratie du monarque. Excommunié par l'archevêque, il ne céda point, mais chassa le dernier du pays (1206) et redoubla

(1) GROMNICKI. Synody prowincjalne w Polsce dr roku, 1357.

la rigueur de ses mesures contre les prêtres récalcitrants. Le pape convoqua une commission présidée par l'évêque de Halberstadt pour condamner Ladislas. Pour le cas où celui-ci essaierait à se soustraire à la condamnation par la commission, l'excommunication devait être confirmée. Ladislas devança le jugement faisant lui-même appel au pape. L'archevêque, retourné de Rome, fut bientôt convaincu que l'on s'efforçait en vain d'obtenir de Ladislas l'annulation de ses mesures rigoureuses. Le conflit aboutit à un compromis en vertu duquel les seigneurs étaient autorisés à s'approprier l'or, l'argent et toutes les autres matières précieuses laissées par un évêque mort sans un testament (1). La situation changea bientôt grâce à Odoniez. Le clergé gagnait de plus en plus de pouvoir. Il s'exonéra des impôts et se libéra de la juridiction laïque. Au fur et à mesure que l'église augmenta son pouvoir, celui du souverain diminua. Boleslas le Chaste, légalisa non seulement les privilèges en 1279: il accorda encore aux évêques le pouvoir absolu dans leurs domaines.

Henri-le-Barbu (1233-1238), Henri-le-Pieux (1238-1241), Boleslas-le-Chaste (1247-1279), Leszek-le-Noir (1279-1288) plongèrent de nouveau la Pologne dans un abîme de luttes intestines et de guerres soutenues contre les Tartares, les Lithuaniens et les Prussiens.

La Masovie subit souvent des invasions des Prussiens païens. Le prince Konrad était hors d'état de leur résister. Tous les efforts de convertir les Prussiens étaient

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 30.

restés sans succès. Avec beaucoup de peine, le moine Christian réussit à implanter le christianisme dans une partie de la région de Chelm. Mais peu après, les Prussiens s'emparèrent de ce territoire et le dévastèrent complètement. La Prusse était pour les Papes un objet de soucis et de préoccupations constants. Innocent III nomma Christian premier évêque de ce pays. Honorius III dispensa les Polonais de l'obligation de faire une croisade en Palestine. En échange, ils se devaient vouer tant plus à la soumission des peuplades païennes à leurs frontières. Ce Pape faisait même prêcher une croisade contre les Prussiens. Deux de ces expéditions furent réalisées (1219 et 1222), mais sans succès considérable. On s'efforça alors de former une milice permanente, exclusivement destinée à combattre les Prussiens. A l'instar des « Chevaliers de l'épée », formés par l'évêque de Riga, en 1204, Konrad forma d'accord avec Christian un ordre de chevaliers nommés « Frères de Dobrzinia ». Mais cette organisation fut de courte durée; un premier rencontre avec les Prussiens suffit pour les anéantir.

Suivant l'exemple d'André, roi de Hongrie, Konrad appela alors les chevaliers de l'ordre teutonique, en Pologne appelés « Chevaliers de la Croix », pour combattre les Prussiens. Par contre, il devait leur céder une partie de son territoire. Le grand-maître de l'ordre, Herman de Salza, accepta ces propositions. Konrad signa ensuite l'acte de donation (1226), en vertu duquel les chevaliers assuraient Konrad de leurs services et d'autre part le prince leur céda les terres de Chelmno et de Nieszawa. De pareilles donations se trouvent sou-

vent dans cette époque. Le mot « donation » ne signifiait pas la séparation de ces terres de l'Etat ni l'abdication de la suzeraineté de la part du monarque donateur. Dès le commencement, les Chevaliers de la Croix envisagèrent la fondation d'un Etat indépendant sur ces terres. Avant que la donation ne fût un fait accompli, le grand-maître de l'ordre sollicita de l'empereur Frédéric III le privilège que l'empereur en vertu de son titre de « monarque tout puissant », leur donnât en fief et les terres promises par Konrad et les territoires désormais conquis. Non contents de cela, les Chevaliers obtinrent du Pape Grégoire IX la constitution de leurs terres, acquises par donation, comme fief de Saint-Pierre, ce qui exclut n'importe quelle autre suzeraineté (1234). C'est donc ainsi que les Chevaliers de la Croix venaient en Pologne, d'abord une partie seulement sous leur chef régional Herman Balka (1228). Ils s'installèrent dans le château Vogelsang, exprès construit pour eux, et entreprirent aussitôt la conquête de la Prusse. Ils procédèrent systématiquement. Chaque parcelle de pays conquis fut fortifiée par des châteaux-forts et des manoirs. Ils ne disposèrent point de leurs propres forces seulement. Dans toute l'Europe on prêchait les croisades contre les infidèles et — comme en Espagne contre les Maures — les chevaliers accoururent de tous côtés au secours des croisés et de riches subsides affluèrent. Les princes polonais les aidaient le plus. Après cinquante ans de luttes, toute la Prusse jusqu'au Njémen était dans leur possession.

Dans les affaires intérieures de l'Etat polonais, il y

avait de différents changements (1). La colonisation allemande faisait des progrès extraordinaires. D'abord c'étaient les monastères qui attiraient les colons allemands. Cet exemple fut suivi par la noblesse, par les seigneurs ecclésiastiques et laïques. Pour favoriser la colonisation on accorda aux colons des avantages particuliers et des privilèges. Leur rang social était celui de la noblesse; en plus, il jouissaient de la plus large autonomie et ils n'étaient pas assujettis aux lois du pays. Leurs cours rendaient justice selon le droit de Magdebourg (le droit occidental). Les immigrants étaient exonérés des impôts. Ainsi les plus anciennes villes de la Pologne se peuplaient peu à peu des Allemands et furent pourvues de la juridiction selon le droit magdebourgeois; par exemple: Breslau (1241), Poznan (1253), Lignica (1255), Sandomierz (1255), Cracovie (1259), Gniezno (1282), Kalicz (1282), Wieliczka (1290), Leczyca (1292), Lublin (1317), etc. La Silésie succomba la première à la germanisation. Vers la fin du ^{xiii}^e siècle, presque toutes les villes y étaient allemandes. En général, on pouvait remarquer une certaine coquetterie dans le germanisme. Même à la Cour des Piastes, les coutumes et la langue allemande prenaient le dessus jusqu'à un tel point qu'un d'eux, Boleslas Rogatka ne sût pas parler la langue polonaise. La colonisation germanique donna en outre maints avantages à la population indigène. Le commerce, l'industrie, l'exploitation des mines prenaient un essor imprévu, les villes s'embellissaient, la

(1) ROEPFEL, Die Verbreitung des Magdeburger Stadtrechts

civilisation occidentale se propageait de plus en plus. Le clergé et la noblesse occupaient comme les colons allemands des rangs privilégiés. Le clergé avait le droit d'élire les évêques et de juger leurs sujets dans leurs domaines selon leur propre droit. Des mêmes privilèges jouissaient les monastères dont jamais avant on comptait plus en Pologne. Hors de l'ordre des « Chevaliers de la Croix » et celui des « Frères de Dobrzinia », il y avait encore les Bénédictins, les Cisterciens (1140), les Augustins (1153), Templiers (1154), Dominicains (1223), Franciscains (1237), etc. Il faut y ajouter les couvents de femmes, surtout les Clarisses, à Trzebnica, Gniezno et Sacz. La noblesse fut comme le clergé affranchie de certains impôts.

La vie sociale subit, elle aussi, des modifications. D'une part, venaient à jour les bas instincts : des actes de violence, pillage, meurtre et assassinat étaient assez fréquents. D'autre part, les plus belles vertus trouvaient leur expression dans une piété ascétique. Nulle autre époque de l'histoire de la Pologne ne connut tant de saints ; citons seulement : Ste-Hédwigue, épouse de Henri-le-Barbu ; Ste-Saloméa, reine de Halicz ; Ste-Kinga, épouse de Boleslas-le-Chaste ; St-Jacek et Ste-Bronislawa ; Ste-Héléna, épouse de Boleslas-le-Pieux ; St-Pradost, évêque de Cracovie, etc. La culture occidentale se manifestait aussi dans l'architecture. L'église de la Ste-Marie, à Cracovie est construite en style romain. L'art littéraire ne produit que des annales et des chroniques écrites en latin. Le premier auteur de nationalité polonaise appartient à cette époque. C'est Wincenty Kadlubek, évêque de Cracovie (1223). Sa chronique

traite l'histoire de la Pologne du commencement jusqu'au xiii^e siècle (1).

Après un règne très court du roi de Bohême Venceslas II à Cracovie, le vaillant Ladislas Lokietek (le Bref) (1306-1333) réunit sous son sceptre les provinces divisées, remporta une brillante victoire sur les « Chevaliers de la Croix » à Plowce en 1331 et se couronna roi de Pologne en 1320. Sous le règne essentiellement pacifique de son fils, Casimir-le-Grand (1333-1370), la Pologne reconquit sa situation de grande puissance. Casimir constitua le premier code de lois (1347), fut un protecteur assidu du commerce et des lettres. C'est sous son règne qu'avait lieu la fondation de la première Université polonaise, celle de Cracovie, en 1364. Les écoles paroissiales, toujours plus nombreuses, étaient chargées de l'enseignement élémentaire, tandis que dans les écoles cathédrales on se livrait à des études supérieures. On y apprenait les arts libéraux (*septem artes liberales*) et en outre on y suivait des cours de théologie et de droit. Cette Ecole théologique était parfois appelée, comme dans les Universités, *facultas theologica*. Une telle école cathédrale était celle de Cracovie. Malgré son caractère élevé elle conserva toujours son étroite destination diocésaine, soumise à l'évêque local. Casimir-le-Grand ne voulut pas se contenter d'un pareil état de choses. Cette école ne pouvait donner à Casimir ni la gloire ni les avantages qu'il recherchait; elle ne répondait ni aux hautes visées ni aux vastes desseins qui ten-

(1) CHRZANOWSKI, *op. cit.*, p. 4.

daient à créer une institution de premier ordre sur d'aussi larges bases que ses pareilles dans le reste de l'Europe. Il songea donc à établir un « studium générale » à Cracovie. Prague et sa magnificence excitaient son émulation. L'éloignement des grands milieux intellectuels le confirmait dans sa pensée. Pour mener à bien son entreprise, Casimir s'adressa au Saint-Siège; il ne pouvait d'ailleurs agir autrement. C'était en effet depuis le milieu du XIII^e siècle une conviction générale que l'institution d'une université était une prérogative du pape ou de l'empereur (1). Le « jus ubique docendi » ne pouvait être confirmé que par la papauté ou l'empire. L'université au moyen âge était une institution avant tout religieuse; ses maîtres appartenaient au clergé; le droit et la théologie étaient des sciences ecclésiastiques (2). Le roi négociait donc à Avignon, en 1361 l'approbation de ses projets. En octobre 1362, Urbain V écrivait à ce sujet à l'archevêque de Gniezno; en avril 1363 il accordait la sanction sollicitée par le roi. L'acte érectif de l'Université est du 12 mai. Il fut donné *ex regalis magnificentie beneplacito* et rédigé par Jean Suchywilk, doyen et chancelier de Cracovie (3). Cracovie et la Pologne allaient entrer par cette Université dans la grande famille occidentale des nations civilisées.

Casimir-le-Grand laissa le trône à son neveu Louis, roi de Hongrie (1370-1384). La fille de ce dernier, Héd-

(1) V. BEZOLD, *op. cit.*, p. 440-441.

(2) KRZYZANOWSKI, *op. cit.*, IV, p. 50-60.

(3) KRZYZANOWSKI, *op. cit.*, IV, p. 64.

wigue, reine de Pologne, épousa le grand-duc de Lithuanie, Ladislas Jagiello, en 1386, établissant ainsi le christianisme en Lithuanie et amenant une union de ce pays avec la Pologne. Ladislas Jagiello (1386-1434), vainquit glorieusement les « Chevaliers de la Croix » à la célèbre bataille de Grunwald (1410). L'année 1410 est mémorable dans nos fastes par cette grande défaite des chevaliers teutoniques ; elle marque le moment où, émergeant des brumes du passé, notre pays paraît sur la scène de l'histoire et de l'Europe. C'est sur le champ de bataille de Grunwald qu'il reçut le baptême du sang et conquit le droit d'élever sa voix dans la chrétieneté. Introduite par des propylées décorées d'étendards teutoniques sur la vaste arène du monde, la Pologne devait, au cours de ce xv^e siècle, si fécond, se signaler par sa puissance, son autorité et ses individualités, avancer hardiment dans la voie du progrès et y marcher de pair avec l'Occident.

CHAPITRE II

De l'apparition de Jean Huss à la Réforme de Wittenberg

1° L'EGLISE NATIONALE

La réformation de Jean Huss puisa sa plus grande force dans l'esprit d'indépendance de l'époque précédente. Les derniers souffles de cet esprit, qui avait créé l'Eglise nationale, se faisaient encore sentir. Les peuples slaves conservaient et défendaient des usages que l'Eglise latine en vain s'efforçait de faire disparaître; tels étaient la prédication en langue vulgaire, la lecture de la Bible, les mariages des prêtres et, en quelques endroits, la communion sous les deux espèces (1). Nous avons déjà dit qu'au temps de Cyrille et Méthode une partie de la Pologne appartenait au puissant Etat de

(1) LAMBS, *op. cit.*, p. 8.

Grande-Moravie et que le christianisme qui là était imprégné des idées nationales avait été transplanté sous cette forme en Pologne. Il n'est pas exagéré que de dire que ce culte national l'emportait dans la plus grande partie de la Pologne avant qu'il fût restreint et finalement supprimé par l'influence toujours plus grande du romanisme. En Bohême, le rite slave se maintenait jusqu'à l'arrivée des Vaudois, en 1176 (1). La reine Hedwigue, très aimée par le peuple pour la sincérité de son caractère, était une fervente du rite national (2). Bien qu'elle fut née et eut été élevée en Hongrie, elle aimait son peuple et conçut très bien, qu la religion et le culte ne sont efficaces que quand ils sont compris, c'est-à-dire si l'Evangile est présenté au peuple en sa propre langue. Un des meilleurs connaisseurs de cette époque, Siarczynski, affirme que le rite en langue vulgaire était répandu en Pologne jusqu'au xiv^e siècle (3). Jussinski, un prêtre catholique, renommé par son érudition extraordinaire et sa critique sévère est de la même opinion; il ajoute que les réformateurs du xvi^e siècle empruntaient quelques chants de l'Eglise nationale polonaise. Il soutient que l'archevêque de Gniezno, Martin Traba, qui prenait part au Concile de Constance et qui fut un partisan du culte en langue polonaise, faisait traduire les livres liturgiques en langue nationale. Après la destruction de la Pologne, quelques exemplaires de ces traduc-

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 8.

(2) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 19.

(3) KRASINSK, *op. cit.*, t. I, p. 20-21.

tions furent transportés à St-Pétersbourg (1794). Le plus ancien monument littéraire polonais est un chant religieux *Pisn Bogurodzica*; il date de la deuxième moitié du XIII^e siècle (1). A part ce chant, il existe encore d'autres témoins de la littérature religieuse de cette époque: une traduction des psaumes, des oraisons de Gniezno, etc. (2).

Les églises nationales, qui conservaient le culte en langue populaire peuvent être considérées comme citadelles de l'esprit national qui sauvegardait la Pologne des aspirations de Rome. C'est là qu'il faut chercher la cause de la ferme résistance qu'opposaient les Polonais à l'influence illimitée de l'église romaine. Cette résistance s'est restreinte sur les apparences; elle ne concernait pas la foi proprement dite et les dogmes. C'était, pour vrai dire, une lutte entre le pouvoir religieux et laïque, le différend entre la centralisation romaine et l'indépendance nationale. Même le clergé polonais, bien qu'il reconnût le pape comme autorité suprême, refusait de lui obéir en certaines questions surtout en ce qui concerne le célibat.

2° LE CÉLIBAT

« L'église », disait Grégoire VII, « ne sera soustraite au joug des laïques, que lorsque les clercs seront séparés de leurs femmes » (3). Le clergé polonais s'opposa

(1) CHRZANOWSKI, *op. cit.*, p. 8.

(2) CHMIELOWSKI, *op. cit.*, I, p. 74.

(3) CHASTEL, *op. cit.*, t. III, p. 336.

longtemps à ces décisions de Rome. C'est sans doute l'église nationale qui exerçait en cette matière une influence considérable. Sarnicki dit, que des prêtres étaient les gendres et les beaux-fils de la noblesse; ainsi, en 1148, un plein accord régnait entre les prêtres et les nobles (1). Au temps d'Imislaw, évêque de Breslau (+ 1126) les clercs en Silésie étaient mariés. La communion fut célébrée sous les deux espèces. Lorsque sous le règne de Leszko le Blanc le légat du pape Célestin III, le cardinal Pierre de Capua vint en Pologne (1197) et convoqua deux synodes, à Cracovie et à Libussa, pour abolir les abus dans l'église il ordonna aux ecclésiastiques de quitter leurs femmes et maîtresses. Mais cet ordre du cardinal fut peu observé et même ses menaces n'avaient qu'un effet dérisoire parce que les clercs gardaient leurs femmes et leurs maîtresses. Cet état de choses dura jusqu'à l'an 1219, quand l'archevêque Kietlice convoqua un concile national à Gniezno. Il força les prêtres de quitter leurs femmes et il les faisait jurer de ne jamais en prendre. Néanmoins, le duc de Masovie, Henri I, qui était évêque de Plock, épousa en 1391 la princesse Ringosa. Au temps de Sigismond Auguste, nous trouvons les mariages de Jean Luski, décan de Gniezno, de Stanislas Orzechowski, chanoine à Przemysl et d'autres prêtres. Les deux frères Bialobrzesci — l'un abbé à Mogila, l'autre à Andrzejow — étaient, eux aussi, mariés de même que leurs évêques (2). Après

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 5.

(2) LUBIENIECKI, *op. cit.*, t. I, p. 34.

la mort de Sigismond-Auguste on trouva encore en Pologne des religieux mariés. Le mémoire du synode provincial de Piotrkow (19 mars 1577) rapporte :

« Quoniam nonnulli ex sacerdotibus, qui in caeteris catholicos se esse dicunt, eo audaciae atque dementiae progrediuntur, ut sibi uxores ducere licere existiment et defacto nuptias celebrant; Sacra Synodus cohaerendo canonis sacro-sancti Concilii Tridentini, declarat, talium copulationes esse illegitimas et incestas, et tam eos qui talia audent, quam illos, a quolibus tolerantur, sententia anathématis ferit, eamque ipso facto illos incidisse declarat. Ac, si qui ex Dominis Episcopis tales deinceps ausu temerario toleraverint, ad summum Pontificem sunt deferendi (1) ».

3° LES SECTES

Selon notre historien Wegiesski les Vaudois propageaient leur doctrine en Bohême, en Moravie, en Silésie et en Pologne. Dans ce dernier pays, ils se fixaient aux environs de Cracovie. En 1330 « La sainte inquisition en Pologne » découvrit que beaucoup de Tchèques et de Polonais visitaient les églises des Vaudois en Italie et les dotaient de riches donations. De Thou rapporte que Pierre Valdo même visitait les pays slaves et s'y fixait définitivement. Considérant qu'au temps de l'apparition des Vaudois les églises nationales slaves

(1) FRIESC, *op. cit.*, t. I, p. 8.

permettaient la lecture de l'Écriture Sainte, le culte en langue populaire, la communion sous les deux espèces et le mariage des prêtres on comprend facilement que les doctrines de Pierre Valdo trouvaient un accueil favorable chez les habitants de ces pays, tous des adhérents de l'église nationale. Nous supposons la connaissance que les principes de la doctrine des Vaudois étaient les mêmes que ceux des réformateurs qui venaient plus tard.

La secte des « Fratricelles », qui troublaient l'Europe au XIII^e et au XIV^e siècle, trouva en Pologne beaucoup d'adhérents.

Il nous reste à mentionner en peu de mots un événement. En 1341 parut à Breslau un certain Jean Pirnensis qui prêchait publiquement que le pape était l'Antechrist et Rome le temple de Satan. Ses disciples se distinguaient par une haine profonde contre le clergé. Toute la ville paraissait être obsédée de cet esprit. Le maire même se déclara ennemi du pape et des prêtres. Les doctrines de Jean Pirnensis furent prêchées publiquement dans les rues de Breslau. Le tribunal de la « Sainte-Inquisition » à Cracovie chargea l'inquisiteur Jean de Swidnica de l'extirpation de cette hérésie. Mais les habitants de Breslau, indignés d'un tel procédé, assassinèrent le délégué du tribunal sanglant. Peu après la mort du fondateur, la secte disparut. Par ordre de Rome le cadavre de Jean Pirnensis fut exhumé, brûlé et ses cendres dispersées à tous les vents. Il est très probable que les disciples de Jean Pirnensis furent absorbés plus tard par ceux de Huss, dont la doctrine au commencement du XV^e siècle prenait racine en Silésie,

4° LE HUSSITISME

Les guerres féroces contre les Hussites avaient des répercussions véhémentes en Pologne; car des fugitifs sans nombre qui à cause de leur croyance durent quitter le sol bouleversé de leur patrie y demandaient l'hospitalité. Les foules nombreuses des émigrés qui sollicitèrent leur entrée en Pologne n'y venaient pas comme les fils d'une église puissante, persécutée injustement, mais comme des apostats de la même mère-église qui à bon droit existait en Pologne. Ils étaient les étincelles d'un incendie formidable qui paraissait détruire la Bohême et menaçait du même danger l'église en Pologne.

C'était déjà de leur vivant que les premières doctrines de Jean Huss et de son collaborateur Jérôme de Prague par diverses voies et sous différentes formes parvenaient en Pologne. Elles y trouvaient des adhérents ou des amis dans toutes les classes de la population. Le peuple vulgaire écoutait avec admiration et enthousiasme les récits des artisans et commerçants émigrés sur les luttes audacieuses contre les abus de l'église romaine (1). Dans le clergé ordinaire des traités hussites passaient clandestinement d'une main à l'autre. Attirés par les bénéfices d'une donation généreuse de la reine Hédwigue favorisant la fréquentation de la

(1) K. KOLBUSZEWSKI, *Ruchy husyckie w Polsce wpływ ich na piśmienictwo* (Reformacja w Polsce, I, 3).

faculté théologique à Prague, beaucoup de jeunes nobles lithuaniens faisaient plus ample connaissance avec les idées du réformateur tchèque. En outre, la situation politique de cette époque était favorable à la propagation de l'hussitisme entre la noblesse de Lithuanie. Le prince Sigismond Korybut — gendre du roi — fut envoyé en mission politique en Bohême accompagné d'un nombre considérable de nobles. Ces derniers rapportaient sans doute de nouvelles opinions religieuses de leur voyage et les propagèrent dans leur milieu. Quelque temps après, sur ordre du duc Witold, Korybut prêtait main forte aux Hussites (1). Quand le pape, averti, interdit au prince d'aider les hérétiques et le releva de tout engagement contracté envers eux, Witold, dans sa réponse, exprima le vœu de réconcilier les Hussites par persuasion plutôt que par les armes.

La Cour royale même ne restait pas indemne de l'influence hussite. On sait que la reine Hedwigue soutenait comme Huss le principe de vénérer Dieu dans la langue qu'on parle. Pour prouver sa sympathie de fait elle ne faisait pas seulement traduire la Bible en polonais, mais elle appela encore en 1394 quelques prêtres hussites à Cracovie qui célébraient dans une église du faubourg l'office divin selon le rite hussite, c'est-à-dire en langue nationale. C'est par elle que le roi Ladislas Jagiello prit connaissance de la nouvelle doctrine et faisait venir un prêtre hussite de la Bohême à sa Cour avec qui il s'entretenait souvent sur des sujets reli-

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 19.

gieux. Il est difficile de préciser jusqu'à quel point le roi était influencé par ces conversations. D'une part il s'opposait de temps à autre à la réformation, d'autre part il la favorisait, chargeant Jérôme de Prague de la réorganisation de l'université de Cracovie (1410) (1). Il est cependant certain qu'il n'était point un partisan de l'autorité du pape et qu'il approuva certains points de la doctrine hussite.

Huss était très populaire en Pologne. Nous en avons la preuve au concile de Constance où tous les délégués polonais prirent le parti des Tchèques et vaillamment intervinrent en faveur du réformateur. La Pologne était représentée par les hommes suivants : Nicolas Tromba, archevêque de Gniezno, serviteur fidèle et éprouvé de Jagellon, promu en 1412 à ces fonctions, les plus élevées dans la hiérarchie polonaise, personnage qui, par sa politesse et le faste de ses manières, semblait particulièrement qualifié pour être à la tête de l'ambassade. Il devait être accompagné par le prince Jean Opolski, alors évêque de Kujavie; Jacques de Korzkwia Kwidwanowski, évêque de Plock, connaissant parfaitement la politique, André Laskary, évêque de Poznan complétaient la délégation des dignitaires ecclésiastiques. En même temps qu'eux devaient se rendre à Constance Jean de Tuliszkow, castellan de Kalisz et Zawisza le Noir. Enfin Paul Wlodkowicz de Brudzewo, alors recteur de l'université se joignit à eux en qualité d'envoyé du roi et de l'école jagellonienne. En

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 43.

route pour Constance Paul Włodkowiez méditait et rédigeait son livre « de annatis ». C'est un des monuments les plus importants, l'une des manifestations les plus caractéristiques de cet esprit d'opposition qui régnait alors partout contre la curie romaine. C'est en même temps l'expression la plus véhémement des doléances, des plaintes de la Pologne contre la papauté. C'est enfin l'affirmation du principe de la suprématie du concile sur le pape (1). Il n'est pas notre tâche de nous occuper ici des détails du concile de Constance. Mais il faut constater que la délégation polonaise à la tête de laquelle était plus tard le roi même, joua un rôle considérable pendant les pourparlers. En dépit de ses efforts assidus et de sa courageuse intervention pour la cause du réformateur Jean Huss, elle ne réussit pas à empêcher l'exécution sur le bûcher.

La propagation du hussitisme, après le concile, n'échappa pas longtemps à la vigilance des prêtres romains. Bientôt une puissante réaction s'éleva. Exhortés par un brevet spécial du pape Martin V à extirper le hussitisme, les évêques se rassemblèrent en plusieurs synodes — entre autres à Wielun (en 1416) — pour se mettre d'accord sur les moyens propres à enrayer la propagation de l'hérésie (2). On constitua des juges-inquisiteurs dans les diverses parties du royaume qui sommèrent les magistrats de livrer au tribunal toutes les personnes suspectes de l'hérésie tchèque et qui eux-

(1) BOBRZYNSKI, *op. cit.*, t. V, I, p. 161-164.

(2) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 18; — KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 43.

mêmes ne se lassèrent pas de rechercher les apostats. Comme ces procédés ne produisirent aucun effet, on tourmenta le roi Ladislas Jagiello jusqu'à ce qu'il portât enfin, en 1424, le célèbre édit contre les hussites qui déclara l'hérésie haute trahison, menaça tous les apostats d'incarcération et d'autres punitions, imposa aux immigrants de Bohême un examen sur leur orthodoxie, interdit aux commerçants de traiter avec les Tchèques et recommanda à tous les Polonais partant en Bohême de retourner dans un délai fixé (1).

Toutes ces mesures qui prouvent la large propagation du hussitisme restaient presque sans résultat. Les magistrats ne satisfaisaient nullement les expectatives des tribunaux d'inquisition. Ni le roi, ni les seigneurs n'étaient disposés à appliquer strictement l'édit ci-dessus mentionné.

Cette manière peu énergique d'appliquer les décisions prises n'avait pas sa cause dans l'indifférence religieuse, dans la négligence des magistrats ou dans un intérêt spécial pour la doctrine hussite; elle résulte surtout de la tension entre le pouvoir séculier et religieux. La noblesse polonaise occupait à cette époque une place prépondérante comme dans nul autre pays. Par l'institution du « Sejm » elle n'exerçait pas seulement une influence décisive dans la législation et dans le gouvernement du pays, parce que sans son consentement nulle loi importante ne pouvait être publiée, nulle expédition

(1) *Volumina legum*, t. I, Petersbourg, 1859, p. 38.

guerrière entreprise. Elle jouissait aussi d'autres privilèges au préjudice du pouvoir du monarque et contraires à toute immixtion de la juridiction cléricale. S'y ajoutaient un sentiment national très vif et le principe d'égalité générale de tous les nobles ce qui exclut n'importe quelle prééminence d'un particulier. C'est à cet esprit où la violence et la manie de pouvoir du clergé romain se heurtaient. La cause réelle de ce désaccord était encore plus profonde. La noblesse conçut très bien qu'elle n'avait pas affaire à un particulier mais à un système; que ce mécanisme que formait la hiérarchie romaine devait fatalement tôt ou tard détruire l'organisme, les institutions de l'Etat (1). A cause de cela les nobles intervenaient énergiquement si toutefois leurs droits et privilèges étaient en cause; ce que les mit dans une situation particulière envers l'autorité religieuse; on peut dire qu'ils étaient fidèles encore en croyance mais ils n'obéirent plus.

Si plus tard les institutions du royaume et avec elles le prestige de la nation polonaise tombèrent en décadence, c'était un triomphe de la hiérarchie romaine. Sans exagérer on peut dire que la Pologne souffrait toujours de la papauté et en mourut enfin.

Le roi était complètement d'accord avec les nobles s'il s'agissait de résister aux aspirations hiérarchiques. Ses efforts pour se créer une position indépendante causaient parfois de violentes querelles avec le pape surtout s'il s'agissait de la nomination des évêques et

(1) A. PROCHAZKA, Polska a Czechy w czasach husyckich.

archevêques, que le roi se réservait comme sa prérogative quoique le pontife romaine prétendît son droit papal ou se plaignît amèrement que le roi violât les droits de l'église, en supprimât la liberté, méprisât l'autorité et la censure du Saint Siège. et s'immiscât brutalement dans les élections des chapîtres et des monastères. La menace d'excommunication, dont Rome se servit si habilement contre les princes et potentats, était elle aussi peu efficace contre un monarque trop ébloui du rayonnement de sa propre gloire et majesté pour se laisser effrayer par les foudres lancées de Rome. Le pape Boniface IX nomma par exemple en 1391 un Italien, nommé Montcali, évêque de Plock. Mais il ne pouvait pas même voir son évêché telle était la résistance et du roi et des nobles et même du clergé du pays (1).

Sous le règne du successeur de Jagiello, Ladislas le Warnenais (1434-44) certaines des plus éminentes familles nobles manifestaient franchement leurs opinions hussites qu'elles considéraient pourtant compatibles avec les dogmes catholiques. Il faut citer ici les deux nobles Spytek Malsztynski et Abraham Zbaski, juge de Poznan (2). L'un faisait dans toutes les églises de ses domaines célébrer l'office divin selon le rite hussite; l'autre obtint que sept prêtres hussites, expulsés de la Bohême, auxquels il avait donné asile à Zbaszyn, pussent prêcher publiquement la doctrine de Huss à Poznan et aux environs sans qu'on osât les empêcher. En même

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 35.

(2) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 28.

temps ils formaient avec plusieurs nobles de la même opinion une confédération (1435) qui avait pour but de s'opposer d'un commun accord aux exigences du clergé, surtout à la perception de la dîme, à la censure cléricale et à l'excommunication. La tentative d'une rupture si brusque affectait cependant certains nobles bien qu'ils fussent en général indifférents en matière religieuse. A l'assemblée nationale de Korczyn (1438) il fut décidé, de traiter les hérétiques et leurs protecteurs en ennemis de l'Etat (1). Ainsi on armait la main du clergé mieux qu'avant.

Même cette décision ne fut pas si efficace que l'on avait espéré. Quand l'évêque de Poznan, Stanislas Ciolek, cita le juge Zbaski devant son tribunal pour qu'il se justifîât de la protection accordée aux hérétiques, ce dernier parut devant le tribunal accompagné d'un si grand nombre d'hommes armés que l'évêque apeuré n'osa pas proférer l'accusation. Plus tard l'évêque se réfugia de Poznan à Cracovie, car Zbaski le tracassait tellement qu'il ne se croyait plus sûr en Grande-Pologne. Ce ne fut que son successeur sur le siège épiscopal de Poznan qui réussit par la force à enrayer la propagation de l'hussitisme dans son évêché. André Brinski rassembla en 1439 neuf cents chevaliers, assiégea Zbaszyn jusqu'à Zbaski lui délivra cinq de ses protégés — deux se sauvèrent par la fuite. L'évêque retourna avec ses captifs triomphant à Poznan, brûla les prisonniers et fit disperser les cendres à tous les vents (2). Zbaski mourut peu après de chagrin.

(1) *Volumina legum*, t. I, p. 63-64.

(2) BIELSKI, *op. cit.*, p. 358.

C'était le premier et en même temps le dernier exemple d'une exécution des hérétiques par le feu. La noblesse polonaise, quoique désormais moins récalcitrante envers le clergé, ne se laissa jamais entraîner à une persécution sanglante des sectaires. Même les jésuites ne savaient pas lui apprendre les cruautés de l'inquisition contre les apostats (1). Quelques années après cet événement — en 1450 — les Polonais obtinrent leur « *habeas corpus* » c'est-à-dire le privilège de l'immunité personnelle.

Sous Casimir (1444-1492) le désaccord entre la noblesse et le peuple vulgaire d'une part et le clergé catholique d'autre part devenait plus profond ce qui augmentait la sympathie pour le hussitisme. Envers le Saint Siège, Casimir assumait une pose aussi fière et hautaine comme ses prédécesseurs. Il favorisait les hussites et en reconnaissant le roi de Bohême, Podjebrad et concluant avec lui une alliance il devenait leur allié, dont le représentant principal était Podjebrad. Le pape lui écrit qu'en maintenant cette alliance il agissait au préjudice de l'église. Mais le roi restait fidèle à sa parole donnée. Alors le pontife suprême voulut faire prêcher en Pologne une croisade contre les hussites, ce que le roi fermement défendit (2). Il disposa à son gré des sièges épiscopaux. A l'occasion d'une nomination d'un évêque par le pape, le monarque l'informa qu'il ne permettrait jamais que les évêchés soient distribués selon

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 45.

(2) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 55.

la volonté du pape. Le délégué romain faisait des observations au roi; mais celui-ci répondit tout court qu'il préférerait plutôt abdiquer que de permettre que quelqu'un obtînt un évêché contre la volonté royale. Le délégué s'emporta tellement qu'il dit: il était mieux que trois royaumes périssent plutôt que le prestige du pape fût endommagé en quelque sorte (1). Casimir daigna enfin demander au pape Nicolas V la distribution des dignités ecclésiastiques ce qui lui fut accordé sous quelques réserves. Mais il n'hésitait point à passer outre à cette convention si toutefois le pape avait choisi un candidat peu agréable. Un différend particulier surgit en 1460 quand pour le siège de Cracovie trois évêques à la fois furent élus: par le pape, le roi et le chapitre cathédral. Tous les trois partis litigants maintinrent leur droit; finalement le candidat du roi sortit victorieux de cette lutte et obtint l'évêché.

Les causes principales du désaccord et de l'animosité de la noblesse contre le pape et le clergé, de même l'âpreté et le caractère farouche de la lutte entre ces partis, nous les apprenons le mieux par un mémoire écrit par un des plus hauts dignitaires du royaume, le wojewode de Poznan: Jean Ostrog, et transmis par celui-ci au sejm de Petrikau (1476). Citons de ce document les passages les plus importants (2):

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 55.

(2) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 59-63 et BOBRZYNSKI, *op. cit.*, t. V, p. 115-144.

§ 1. Nous pouvons recommander au pape la Pologne comme un Etat catholique; mais il ne faut point lui jurer obéissance absolue; le roi polonais ne reconnaît aucune autre suzeraineté que celle de Dieu.

§ 2. Il est indigne d'un roi de Pologne d'écrire au pape en des termes humbles et serviles parce qu'il n'est pas son sujet. Le clergé doit être imposé de mêmes charges publiques comme les autres citoyens du pays.

§ 3. Si les prêtres et les évêques étaient vraiment des ecclésiastiques, je m'opposerais à l'immixtion du pouvoir séculier dans les élections de l'église. Le roi devrait alors seulement distribuer les dignités; le clergé d'autre part, prendrait soin de la rédemption des âmes. Une séparation complète des devoirs publics et religieux serait dans ce cas possible. Mais personne ne s'occupe d'examiner et de circonscrire précisément les devoirs religieux. On doit donc s'en tenir à l'usage. Pour éviter le pire, on ferait mieux d'accorder au roi le droit de nommer les dignitaires: or le roi choisirait des hommes dignes et fidèles.

§ 4. Il est déplorable que l'inconstance romaine ait appauvri le royaume par des chantages multiples. Sous prétexte de la foi et de la piété et surtout par la superstition du peuple, Rome puise annuellement des sommes considérables. Les évêques ne sont ordonnés que contre paiement de quelques mille florins au chapelan romain; pourtant, selon le droit canonique, l'ordination incombe à l'archevêque. Grâce à notre paresse et négligence, ces subtilités romaines sont devenues des lois. Les annates

étaient destinées de prime abord pour la guerre contre les Turcs; cette guerre est finie — les annates existent encore.

La perception en est donc injustifiée parce qu'elle est fondée sur une fausse dévotion. Que le pape n'ose abuser sous prétexte de la piété!

§ 5. Les sommes recueillies pour les annates doivent être versées dans le trésor de l'Etat.

§ 6. Les prêtres trouvent toujours des excuses insuffisantes s'ils sont appelés à porter leur part des dépenses de l'Etat. Ils ont oublié que le surplus de leur revenu doit être distribué aux pauvres. C'est un vol que de faire un mauvais usage de leurs biens. Si l'église donnait tout sa fortune aux pauvres ce serait son acte le plus noble.

§ 7. Ils accusent le roi d'imposer leurs domaines par des charges trop lourdes. Mais nos pères n'ont pas sans but doté les couvents de grands domaines. Ils le faisaient dans l'intention que tout ce qui dépasse les besoins des moines — et ces besoins doivent être très modestes — revienne à l'Etat. Aussi reprochent-ils au roi qu'il a fait frapper des monnaies avec des objets de culte. N'ont-ils donc pas lu ce qu'écrivait saint Bernard: « L'église n'a point de l'or pour en posséder mais pour le donner à ceux qui en ont besoin ». Or, le roi a pris les objets, parce qu'il en avait besoin. En outre, Rome amasse des trésors par les procédés de la juridiction ecclésiastique, car les procès durent parfois trente ans: les partis intéressés meurent sans voir la fin. Rome

n'accepte pas des moutons sans laine et c'est l'Etat qui en souffre. Nous recevons, il est vrai, des bulles. Voilà la belle affaire ! Il y a des hommes entre nous qui apprécient ces écrits, chamarrés de cachets rouges et de fils, suspendus aux portes de nos églises. Méfions-nous de nous rendre corps et âme à ces fourbes romains ! Nous avons bien dans notre patrie des évêques, des archevêques, même un primat ; pourquoi ne jugerions-nous pas nos affaires nous-mêmes ?

§ 8. Est-ce que ce n'est pas une fraude, ces billets « de pardon » que l'on nous octroie en dépit de la volonté du roi et du sénat. Le pape amasse des trésors en nous affirmant qu'il nous donne en échange le pardon de péchés. Mais Dieu a dit : « Mon fils donne-moi ton cœur et non pas d'argent ». Le pape prétexte d'employer ces richesses pour faire bâtir des églises ; en réalité, il en enrichit ses parents pour ne pas parler des choses plus louches.

§ 9. Après Rome, c'est notre pays qui est le théâtre des fourberies et des crimes commis au nom de la religion. Le clergé vend ses services à l'enterrement, les sacrements de dernière onction, de confession, de baptême, de mariage — bref toutes les fonctions qui doivent être administrées gratuitement. Les évêchés ont été fondés et dotés si richement pour qu'ils subviennent aux besoins des serviteurs de l'église. Autrefois, c'étaient les riches qui payaient la dîme et non pas les pauvres. Maintenant c'est le contraire. C'est donc ainsi qu'on interprète les paroles de la Sainte-Ecriture : « Je demande de la pitié et non pas des sacrifices »,

§ 10. C'est un grand malaise que les couvents soient bourrés de fainéants et d'hommes tout à fait incapables. Saint Paul recommande une grande précaution en ce qui concerne l'ordination. On a négligé ce sage conseil. Que d'abus et de discordes en résultent ! Une fois la tête tondue et l'habit sacré endossé, le moine se croit destiné à réformer l'univers. Il crie et fait du tapage en chaire parce qu'il ne voit aucun adversaire. Les fidèles, non seulement les instruits, mais aussi ceux qui ont une instruction médiocre, dégoûtés et repoussés, supportent à peine ces radotages qui sont plutôt des jurons.

§ 11. En général, ce sont des hommes tout à fait incapables qui se font prêtres, parce que la fainéantise est si agréable, un repos béni. Certes, ils se laissent entraîner par saint Paul qui dit : « Qui aspire à la dignité d'évêque, désire une bonne place ». Mais ils ne se rendent pas compte que c'est une mauvaise affaire que de demander un évêché à cause des avantages qu'il apporte.

§ 12. Le nombre d'ouvriers et d'artisans diminue de plus en plus. La cause en est, que chacun veut endosser l'habit de moine pour mener une vie oisive, qui ne vaut rien du tout. C'est le devoir du Gouvernement de supprimer ces vauriens et ces fainéants.

Ces âpres reproches lancés contre le clergé n'étaient que l'écho de l'opinion publique. Si Ostrorog même en sa qualité de haut magistrat, osa parler si audacieu-

sement et si hautainement contre la redoutable citadelle de la papauté médiévale, il était sûr d'être approuvé par la Cour royale et la noblesse. Il est évident d'après ces accusations, que la noblesse insistait moins sur une réforme de la doctrine et de la croyance que sur la restriction de l'influence politique du pape et du clergé. La cause du scandale étaient moins les dogmes que la vie du clergé, surtout son avarice, la paresse et l'ignorance des moines, etc. S'il s'agissait dans ce discours peut-être d'une concurrence d'intérêts purement politiques, on peut néanmoins considérer ce différend comme précurseur de la réformation.

La conduite du pape dans la guerre acharnée entre la Pologne et les Chevaliers de la Croix (1454-66) ne put qu'aggraver le désaccord entre les nobles et les clercs ; car les délégués du pape prirent franchement et clandestinement le parti de l'ordre détesté.

Dans ces conditions le hussitisme, qui, à la suite de l'édit de l'an 1424 s'était caché dans l'ombre, osa de nouveau se manifester, cette fois sous une autre forme. On réclamait surtout la communion sous les deux espèces. Le clergé réussit pourtant à calmer l'orage. Depuis qu'en 1480, un nommé Matthias, prêtre à Inowraclaw, avait été condamné à l'emprisonnement perpétuel par Zbigniew Olesnicki, évêque de Kujawie, pour avoir administré la Sainte-Cène à beaucoup de personnes, selon le rite hussite, nul autre prêtre n'osa d'abord s'exposer à pareille punition. La tentative de la noblesse de Grande-Pologne, d'obtenir de l'évêque de Poznan la communion sous les deux espèces (1500), était vaine, quoique les sollicitateurs menaçaient d'ap-

puyer leur demande par les armes ou par le refus de la dîme, si toutefois on ne leur cédait pas de bonne grâce (1).

L'évêque se montra tout disposé à faire selon leur désir; il demanda seulement un court délai, pour se procurer la permission papale. En même temps, il employa tous les moyens pour faire échouer ces intentions hérétiques, ce qui lui réussit complètement.

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 33.

CHAPITRE III

Les circonstances favorables à la Réforme (1)

La papauté du Moyen-Age, qui sous Grégoire VII avait commencé à se libérer de toute influence et dépendance séculières, arrivait sous Boniface VIII à son plus haut degré de pouvoir spirituel et matériel. Mais la tendance de Rome de gagner encore plus d'influence sur les affaires politiques et de soumettre et d'asservir davantage les Etats européens, causa partout une forte réaction. Rome ne resta pas longtemps sur la cime de son pouvoir. Les papes devenaient dépendants des rois de France. Leur séjour à Avignon — l'exil de Babylone — affaiblit l'autorité papale. Il n'en restait pas à ce point. Il arrivait que deux papes furent élus en même

(1) I. CHASTEL, Histoire du christianisme.

II. CHRZANOWSKI, Historja literatury niepodlegiej Polski.

III. KUBALA (L.), Stanislaw Orzechowski.

IV. KURTZ, Kirchengeschichte.

V. LACOMBE (E.), Etude sur la réforme en Pologne.

VI. VOLKER (K.), Der Protestantismus in Polen.

VII. ZAKRZEWSKI (V.), Powstanie i wzrost reformacji w Polsce.

temps. Les conciles, bien qu'ils eussent empêché un schisme occidental, ne pouvaient point opérer une réforme ecclésiastique. Les pontifes de cette époque gagnaient en quelque sorte à l'évolution artistique et culturelle de Rome, mais ils ne s'occupèrent que très peu des affaires religieuses. Ils étaient plutôt des potentats politiques que des pasteurs de leurs brebis. Leur mondanité et leur matérialisme révoltèrent non seulement Luther, mais aussi les plus dévoués des évêques catholiques. L'évêque polonais de Warma — Stanislas Hosius — qui jouait un rôle considérable pendant la contre-réformation se plaint de l'état fatal de l'église, de l'indifférence totale du Saint-Siège pour les questions religieuses, etc. Dans une lettre à Dantyszek, il dit : « Il serait étonnant, si leurs mœurs (des papes et cardinaux) ne nous poussaient pas à désertir dans le camp luthérien ».

Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'état de choses en Pologne n'était pas meilleur — peut-être pire — qu'autre part. A cette époque, on trouve les personnages les plus misérables à la tête de l'église : des évêques et archevêques qui ne s'occupaient que de politique ; qui n'avaient d'autres soucis que d'agrandir leurs terres. Ils se faisaient remarquer par leur ignorance totale en matière théologique, par un niveau intellectuel très bas et parfois par une vie d'une moralité fort douteuse (1). Modrzewski a raison s'il dit : « Ils

(1) Kubala remarque dans sa biographie d'Orzechowski (p. 52) que les magistrats de Przemyśl interdirent aux habitants les relations avec le clergé abruti.

publiaient des édits sur les procédures juridiques et sur les cours de justice, sur les privilèges des personnes regues par l'église, sur la coupe de barbe : mais de la doctrine et de l'unité religieuses ils ne se souciaient guère. Le clergé sommeillait tranquillement à l'ombre d l'église tandis que l'ennemi venait et semait les mauvais grains entre les bons. Même la place des primats polonais fut occupée par des hommes incapables : par exemple, Krzycki, Latałski, Gamral, Drohorowski, Uchanski. Pire en était encore le clergé ordinaire (1).

Cette corruption générale dans l'église excita nécessairement le dégoût d'un sentiment réellement religieux non seulement du clergé mais aussi des laïques. La vraie piété était remplacée par un formalisme répugnant qui n'insistait qu sur l'observation minutieuse des cérémonies. Comme premier symptôme réactionnaire contre le formalisme, se manifestait — en Allemagne d'abord, puis en d'autres pays — un mouvement mystico-religieux qui avait pour but d'approfondir la vie religieuse. Les promoteurs de ce mouvement demandaient une amélioration et un assainissement spirituels dans le cadre de l'église catholique (par exemple : Thomas à Kempis). D'autres sont plus intransigeants et n'hésitaient pas à exiger la rupture complète avec Rome. En Pologne, ce mouvement mystique ne trouva pas d'adhérents.

En Pologne, il faut considérer l'humanisme comme une des causes de l'opposition naissante contre l'église.

(1) Comp. les propositions réformatrices de J. Ostrorog, p. 55.

Le but propre de l'humanisme était la renaissance de l'antiquité, du monde helleno-romain. Il minait la position puissante de l'église par son criticisme, par son opposition contre l'autorité spirituelle existante. Vers la fin du xv^e siècle, l'Université de Cracovie devenait par ses relations étroites avec l'Italie, un champ de culture humanistique par excellence et attira promptement l'intérêt des classes supérieures surtout celui de la noblesse dont les fils fréquentaient de préférence les universités italiennes. C'est grâce aux études classiques que le xvi^e siècle — l'âge d'or de l'histoire polonaise — produit toute une série de poètes célèbres et que dans l'architecture le style de renaissance florissait. Le « Cercle humaniste de Cracovie », réuni dans la maison d'un noble, nommé Jean Irzecieski, et présidé par le père franciscain François Lismanin, prédicateur à la Cour royale, acquit une certaine renommée et fut d'une importance particulière pour le progrès de la réformation en Pologne. Des savants, des lettrés — au commencement aussi des hauts dignitaires religieux comme par exemple le futur évêque Zebrzydowski et les chanoines Drzewiecki et Uchanski — prirent part à ces réunions où on disputait surtout sur les innovations religieuses à l'étranger. On peut d'une certaine manière mettre ce cercle en parallèle avec l'« oratorium amoris divini » en Italie. Les relations entre l'humanisme et la réformation en Pologne sont nettement établies par le fait que de ce cercle humaniste de Cracovie sortirent finalement les plus ardents promoteurs en parole et en écrit de la réforme. Ces mêmes hommes occupent comme fondateurs de la littérature nationale polonaise une place

d'honneur dans cette histoire: Andrée Trzecieski, Andrée Frycz Modrzewski, Nicolas Rej, etc. A ce cercle appartiennent aussi les premiers poètes de chants religieux protestants qui fournirent aux communautés naissantes des livres de cantiques, de même que les premiers satiriques protestants qui flétrissaient avec une ironie mordante l'état de choses dans l'église. Ainsi, la coopération de l'humanisme et de la réformation avait pour effet que la naissance de la littérature nationale polonaise coïncide avec le temps d'excitation religieuse générale. L'humanisme — les barrières du Moyen-Age une fois rompues — a créé une poésie et une prose latine artistique; la réformation se servit de ces nouvelles formes classiques pour la propagande religieuse. La controverse de « pour » et « contre » la réformation aboutit — après des essais plus ou moins heureux — à l'introduction du polonais comme langue littéraire.

Hors de ce courant sentimental et spirituel, c'étaient des causes politiques et sociales qui jouaient un rôle important dans la réformation (1). Mais ces mêmes facteurs produisirent dans les différents pays des différents effets. La destruction du pouvoir impérial en Allemagne, la division de l'empire en divers petits états plus ou moins indépendants, l'augmentation du pouvoir des princes-électeurs: toutes ces circonstances étaient

(1) VIII Fosc (Paul), *The Reformation in Poland* (some social and economic aspects).

d'une grande importance pour le cours de la réforme. Elles causaient même des guerres, qui, d'abord d'un caractère religieux, furent plus tard purement politiques. Le principe « cuius regio eius religio » permit aux princes allemands de séculariser les biens de l'église. Les révoltes et les guerres des paysans, causées par la situation misérable des serfs — en Allemagne, au xvr^e siècle, pire qu'en Pologne — amélioraient très peu leur condition économique et sociale.

Les causes principales du progrès extraordinairement rapide de la réforme polonaise, sont basées sur la situation privilégiée de la noblesse qui acquit toujours plus d'influence et de pouvoir. Elle n'avait pas d'autres obligations envers le roi que de le reconnaître comme souverain, de lui payer deux grosz de redevance foncière par champ, de la suivre en cas de guerre. C'est surtout sous le règne de Sigismond Auguste (1548-72) — époque à laquelle la réforme s'établit solidement en Pologne — que la « szlachta » (petite noblesse) acquit un ascendant décisif sur la politique du pays, ce qui influençait désormais fatalement l'évolution extérieure et intérieure du royaume (1).

A ces efforts de la noblesse tendant vers l'affranchissement et l'indépendance complets, l'église s'opposait par ses exigences habituelles. L'évolution de l'idée de liberté de la « szlachta » devait inévitablement aboutir à des conflits véhéments avec le clergé, étant donné le fait, que ces deux classes en question jouissaient des

(1) ZAKRZEWSKI, *op. cit.*, p. 32.

privilèges particuliers. Cet antagonisme, né de la conception médiévale du droit, est d'une importance éminente dans la réformation en Pologne. Par suite de la législation défectueuse réglant insuffisamment et parfois contradictoirement les rapports réciproques de ces deux classes, la noblesse, convertie au protestantisme, n'était pas embarrassée pour justifier légalement ses procédés contr le clergé. Les particularités de la réforme polonaise résultent en grande partie de disputes sur l'interprétation des privilèges des nobles au Moyen-Age: le clergé et la « szlachta » soutenant des opinions contraires.

La question de la dîme et de la participation du clergé aux impôts publics causait maintes fois des controverses et fut, entre autres, le thème principal dans les débats au Sjem sous Sigismond Auguste. Il s'agissait des intérêts de deux classes dont aucune ne consentit à céder à l'autre. Le clergé — quoiqu'il réalisât de gros bénéfices et possédât de vastes terres — ne voulait rien abandonner de ses richesses; la szlachta — quoique plus puissante au xvi^e siècle qu'elle ne le fût au xv^e — se refusait à payer la dîme. Avec plus d'acharnement on luttait pour et contre la juridiction ecclésiastique qui depuis longtemps était un sujet litigieux pour la noblesse. D'une part, on reconnut à l'église le droit d'excommunication et on garantit la punition des excommuniés par l'Etat (1). Si donc, la cour ecclésiast-

(1) BUKOWSKI, *op. cit.*, t. I, p. 42-43. Selon l'édit du roi Ladislas du 30 janv. 1433 (contre les Hussites) les biens mobiliers et immobiliers des excommuniés devaient être confisqués par les « starostes » après un an et ne pas être redonnés qu'après l'abolition du verdict.

tique avait condamné quelqu'un, le coupable devait *eo ipso* être puni par le pouvoir civil. D'autre part, par l'édit de Jagjello (publié en 1422 à Czerwinski) l'immunité de corps et biens de la noblesse était garantie; seulement une cour compétente pouvait en disposer. La szlachta ne reconnut que le tribunal royal comme instance compétente et se basant sur divers privilèges elle dénia au tribunaux religieux, le droit de prononcer des jugements qui entraîneraient la perte des biens, porteraient préjudice à la liberté personnelle (1).

Il s'ajoutait encore à cela, un motif important: l'affaire des soi-disant « *causae spirituales* » qui, selon l'usage, devaient être traitées devant les tribunaux cléricaux. L'étendue de ces « causes » n'était nulle part fixée, de sorte que la noblesse et le clergé *a priori* en décidèrent différemment. Tandis que le clergé en traçait les limites aussi vastes que possibles et y rattachait par exemple toutes les affaires d'héritage et de dot, de même que tous les litiges où un des partis appartenait au clergé, la noblesse s'opposait à la juridiction cléricale avec une opiniâtreté croissante et exigea enfin, que tous les procès entre le clergé et la noblesse fussent jugés par les tribunaux laïques. Le roi Louis de Hongrie s'était proposé de régler cette affaire; mais il mourut avant qu'il en eût fini (1382).

La « szlachta » obtint, par la force, de Casimir des concessions importantes en 1454 avant l'expédition en Prusse. L'Assemblée nationale de 1505 céda encore plus

(1) BUKOWSKI, *op. cit.*, t. I, p. 63 ss.

aux exigences de la noblesse, soumettant le clergé dans certains cas aux tribunaux laïques ce qui restreint l'« *immunitas ecclesiae* ». La controverse dura encore; bien qu'il fût déposé à l'Assemblée nationale de 1534, une proposition tendant à fixer et circonscrire les compétences des divers tribunaux, l'opposition de la noblesse empêcha un résultat positif.

A cette époque, le mouvement réformateur, passant de l'étranger en Pologne, commençait à s'y établir solidement. Une grande partie des nobles s'y ralliaient surtout par opposition à l'église hostile aux libertés des seigneurs. La question de la juridiction ecclésiastique semblait résolue de fait par la conversion au protestantisme parce que en embrassant la nouvelle croyance, la noblesse se débarrassa et de la juridiction et de toutes les exigences de l'église. Les conversions nombreuses au protestantisme et les graves préjudices qui en résultaient, fournirent de nouveaux motifs au clergé luttant pour son existence, pour maintenir énergiquement sa juridiction. Les procès intentés pour cette cause, poussait la noblesse, catholique et protestante, à emporter la suspension des tribunaux cléricaux (1).

Ce dernier fait devenait d'une importance capitale pour l'essor rapide de la réforme en Pologne. D'une part, l'église catholique fut privée du droit d'intervenir contre la noblesse; d'autre part, la noblesse, qui, grâce au « *ius ducale* », obtenu de Louis à la rencontre de Koszyce en 1374, exerçait le pouvoir d'un prince sur

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 123.

ses terres, opéra de son chef les innovations religieuses, ordonna dans les églises catholiques situées sur ses terres les offices selon le rite protestant, remplaça le curé catholique par le pasteur protestant, etc...

A côté de la noblesse et du clergé, c'était la bourgeoisie allemande, établie depuis le XIII^e siècle dans les villes et jouissant des privilèges particuliers (1) qui favorisait la réformation. L'élément allemand en Pologne fut considérablement renforcé par l'annexion d'une partie de la prusse au territoire polonais. Les villes de ce pays récupéré, Danzig, Thorn, Elbing, étaient d'un caractère allemand et même la population de la campagne était germanisée par les Chevaliers de la Croix. Les étroites relations commerciales avec l'empire allemand mettaient de bonne heure les Allemands en Pologne en contact avec la réforme.

C'étaient enfin des livres, importés de l'étranger en Pologne, et les voyages qui contribuaient à la propagation de la réforme. La noblesse — la grande surtout — voyageait de préférence en Allemagne, le plus souvent à Leipzig, à Francfort-sur-l'Oder, à Wittenberg et à Bâle; elle remportait de ces voyages la nouvelle doctrine. Le clergé catholique se rendit bientôt compte sur la fatale influence de ces voyages à l'étranger troublé, et il essaya de tous moyens de les empêcher.

Pour enrayer la propagation des livres hérétiques, on forma à Cracovie une commission qui devait surveiller les librairies et imprimeries. Le sénat de l'université

(1) Comp. p. 33 et ss.

nomma de sa part un censeur, appelé à signaler chaque livre hérétique. Mais sous peu un litige entre les magistrats de la ville et l'université s'éleva parce que les éditeurs ne reconnurent pas l'autorité de l'université. Ce litige ne fut terminé qu'en 1529 contre les imprimeurs et les éditeurs; mais comme la réforme s'était déjà propagée d'une manière imprévue, l'effet de cet édit royal était dérisoire et finalement la liberté de la presse fut accordée. Les noms des imprimeurs de Cracovie : Georges Fenig, Sébastian Pech, Michel Krolik seront toujours inscrits en lettres d'or dans l'histoire polonaise parce qu'ils ont bien mérité de la réforme en Pologne.

Nous venons de tracer en peu de traits la situation en Pologne et nous constatons que la réforme y trouvait des conditions très favorables. Rien ne put désormais arrêter le cours naturel de choses.

CHAPITRE IV

Le Luthéranisme (1)

Quand le 31 octobre 1517, la réformation prenait son élan à Wittenberg, personne n'aurait deviné que l'œuvre de Luther dans peu de temps, ferait son entrée triomphale dans les régions lointaines de la Prusse, de la Lithuanie et de la Pologne, surtout à une époque où ces pays étaient secoués par des troubles véhéments. Les tendances réformatrices de Luther gagnaient vite le dessus dans les villes de la Prusse sous la domination polonaise, écartant l'église catholique. Généralement, c'étaient d'abord des colons allemands, des commerçants et les artisans, formant dans les villes une grande partie de la population, qui embrassaient la confession luthé-

(1) IX. BUKOWSKI (J.), *Dzieje reformacji w Polsce*.

X. FISCHER (G.), *Versuch einer Geschichte der Réformation in Polen*.

XI. FRIESE (G.), *Beitr. zur Reformationsgesch. in Polen*.

XII. KRASINSKI (W.), *Historical sketch of the rise, progress and decline of the reformation in Poland*.

rienne avec un zèle que l'on cherche en vain chez leurs confrères en Allemagne. La propagation du luthéranisme n'était point si restreinte comme on a l'habitude à supposer. Nombre des plus hautes et plus éminentes familles de la noblesse passèrent franchement à la nouvelle doctrine et cet exemple influença fortement le peuple.

Bien que le succès du luthéranisme fût rapide et large, son existence, néanmoins fut en maints endroits de courte durée. Beaucoup de ceux, qui étaient déjà luthériens fervents ou très inclinés au luthéranisme se convertirent ensuite au calvinisme ou à la doctrine des « Frères moraves ». Ces pertes ne pouvaient jamais — même pas à peu près — être compensées par des nouvelles conversions. Même entre les ci-devant adhérents du luthéranisme se manifestait bientôt une antipathie contre tout ce qui était luthérien. La cause en est probablement l'hostilité des Polonais contre les Allemands, résultant des événements politiques et le désaccord avec les pasteurs allemands qui ne s'efforçaient guère de se conformer aux mœurs du pays. La cause principale pour la courte durée du succès de la réforme luthérienne en Pologne est le fait, que le zèle de la nation polonaise pour une restauration de l'église fut bientôt dirigé dans une fausse direction qui écartait ce peuple en même temps et de l'église catholique et de la doctrine luthérienne. Il faut y ajouter la fermeté avec laquelle les adhérents de la confession d'Augsbourg tenaient au dogme de leur église, qui pour la grande partie de la noblesse était trop positif pour qu'il pût contenter leurs désirs.

1° DANZIG

Le luthéranisme obtint son plus plein, plus efficace et plus large succès dans les villes prussiennes, peuplées en grande partie par des Allemands. Le cardinal Hosius, qui présidait alors l'église polono-prusienne, ne manquait pourtant pas de bonne volonté et d'habileté pour extirper les racines de l'hérésie. En tête du mouvement réformateur marchait Danzig, ville de première importance pour le commerce polonais, dont l'exemple fut d'une vaste portée. Déjà en 1518, un moine, Jean Knade, se sépara publiquement de l'église catholique. Il quitta le froc, épousa Anne Rastenberg (1) et entraîna beaucoup de ses confrères à faire autant. Il prêcha du haut de la chaire, sous l'applaudissement de ses auditeurs, contre l'antechriste — nom que les protestants donnaient de préférence au pape. Accusé par l'évêque de Kujavie, Mathieu Drzenwicki, et cité devant le magistrat de la ville il fut emprisonné; mais sous la menace d'une émeute populaire il fut libéré. Il quitta ensuite Danzig et continua à prêcher dans la région de Thorn sans être molesté. Dans les premiers jours de l'an 1525, il retourna à Danzig et fut incarcéré de nouveau le 8 juillet par ordre du roi parce qu'il refusa de quitter sa femme. Bientôt remis en liberté, on le retrouve en 1527 à Marienbourg, en 1534 à Neidenbourg,

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 73 et ss.

KRASINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 73 et ss.

et en 1539 il partit pour la Poméranie où il mourut en 1564 à Demmin.

Le germe planté par Knade grandit vite et produisit de bons fruits pour la ville de Danzig. En 1520 s'éleva un certain Jean Bechenstein contre les abus de l'église romaine. Son exemple fut suivi, en 1522, par Jean Bonhold et en 1523 par Martin Binewald, prédicateur à l'église de Sainte-Barbara. Ce dernier avait un émule en Jacques Winkelploch qui prêcha d'abord au cimetière sous un grand tilleul. En 1524, encouragé par la grande affluence et l'applaudissement du peuple, il changea cette chaire improvisée pour celle d'une église catholique. Il était donc le premier prédicateur protestant en Pologne. Peu après on désigna encore quatre autres prêtres pour la même fonction.

Dans un court laps de temps, une bonne moitié de la ville était protestante. Un parti réformateur se constitua qui s'appropriâ cinq églises catholiques et s'appliqua sérieusement à abolir les pires abus de l'église. L'indignation contre ces hardies innovations était très vive. L'archevêque de Gniezno, Jean Laski, accourut lui-même pour mettre un frein à ces intentions innovatrices du clergé. Mais il dut retourner sans avoir réussi.

Le conseil municipal faisait emprisonner les promoteurs en chef du mouvement : une émeute du peuple les libéra. Maintenant le parti réformateur, conscient de sa propre force se mit à l'œuvre avec énergie. Ses partisans s'armèrent et douze de ses plus promineuts adhérents demandèrent énergiquement au conseil municipal de convoquer une assemblée pour proclamer publiquement la réforme. L'assemblée se réunit, en effet,

en 1525; elle permit aux moines de quitter leurs couvents; mais, si au contraire, ils préféraient y rester, on leur défendait de prêcher, de demander l'aumône, de dire la messe pendant la nuit et de recevoir de nouveaux novices. L'ancien conseil municipal, qui se montrait hésitant et anxieux à l'œuvre réformatrice, fut dissous par la force des armes et remplacé par un autre, présidé par l'ancien maire Bischof. Toute la cité se rassembla alors sur la place publique et prêtait un serment solennel de vivre et de mourir pour la parole divine, de rester fidèle au roi et d'obéir aux ordres des magistrats. En outre, cette réunion décida encore:

1° de fermer les couvents;

2° d'abolir l'office divin selon le rite romain;

3° de déclarer les trésors de l'église comme propriété de l'Etat;

4° d'installer des écoles et des hôpitaux dans les couvents et dans les autres bâtiments de l'église.

Le nombre des citoyens se ralliant à la réforme grandit de jour en jour; il paraissait que les cloches de Danzig sonneraient bientôt la dernière fois pour la messe. Une députation de l'ancien conseil municipal se rendit, vêtue d'habits de deuil, auprès de Sigismond I et le sollicita de sauver la ville infortunée, qui, selon leur dire, allait périr par l'hérésie. Le roi publia, en effet, un édit sévère de rétablir à Danzig dans le plus bref délai l'ancien état de choses, politique et religieux, d'abolir toutes les innovations. Mais cette sommation royale inquiétait très peu les esprits tourmentés. Le

conseil de la ville envoya, en son propre nom et dans celui des citoyens, un message au roi pour justifier ses procédés. Les magistrats furent alors invités à paraître devant un tribunal royal, ce qu'ils refusèrent énergiquement. Cette manière d'agir avait trop les apparences d'une rébellion publique pour que le roi ne fût forcé d'intervenir. Le « sejm » de Piotrkow en 1526, déclara la ville de Danzig hors de loi, ses privilèges et libertés échus. Le même sejm décida le voyage du roi à Danzig pour calmer les esprits échauffés des citadins. On renonça cependant à une expédition militaire parce qu'on croyait venir à bout du conflit par des moyens moins rigoureux.

Aux premiers jours d'avril, quand le roi arriva à Malborg, la discorde et l'indécision régnaient dans la ville. Les plus fervents partisans de la réforme, voyant le danger s'approcher, menaçant le nouvel ordre public, conseillaient de fermer les portes de la ville, d'armer les citoyens et de se tenir prêts pour la résistance; mais le maire Bischof, en secret adhérent à l'ancien régime, déconseilla une attitude si courageuse qui seule aurait pu assurer un avantage au parti réformateur. Les habitants choisirent alors la voie du juste milieu. Ils décidèrent de recevoir le roi, mais en même temps de préparer la défense. Salicet, un des chefs principaux du parti, fut envoyé pour recevoir le roi. Le délégué de la ville fut accueilli poliment et même introduit devant le conseil royal occupé en ce moment par la question de l'apaisement de l'échauffourée. Salicet retourna dans la ville, convaincu que le roi consentirait — sous quelques réserves peut-être — à l'existence du nouvel état de

choses, Le monarque, accompagné de quelques hauts dignitaires, entra à Danzig le 17 avril. Des représentants armés de la population l'accueillirent pompeusement et humblement à la fois. L'aspect de la cité était celui d'une forteresse plutôt que celui d'une cité commerciale. Des remparts étaient construits à l'intérieur, les portes étaient décrochées pour permettre aux habitants de se venir au secours, le cas échéant, d'un quartier à l'autre. Le roi, pris de colère par ce qu'il voyait, ordonna de désarmer la population, de retirer les canons et de livrer les clefs de la ville. Cet ordre fut poliment mais énergiquement réfuté. Le magistrat décida, lui aussi, de ne céder nullement; mais on s'était néanmoins préparé trop peu, pour empêcher le roi de renverser le nouvel ordre public et de rétablir l'ancien régime. Des forces armées, commandées par des seigneurs polonais et prussiens et par les ducs vassaux Albert de Prusse et Barnim de Poméranie, occupèrent la ville. Soutenu par ces troupes et par une partie de la population, Sigismond jugea la ville, désobéissante et avide des innovations. Les anciens et les nouveaux conseillers de la ville, cités devant le roi, prêtaient le serment de fidélité. Sigismond faisait emprisonner Salicet et vingt autres chefs du parti réformateur; trente autres, qui réussirent à se sauver par la fuite, furent invités de paraître devant le tribunal royal. Quinze en furent décapités, quinze autres envoyés en exil. Un décret spécial pour Danzig fut publié qui devait assurer à jamais la victoire du catholicisme, et en vertu duquel :

1° tout hérétique, qui ne retournerait plein de re-

pentir dans le sein de l'église catholique, devait quitter la ville au bout de quinze jours ;

2° tous les prêtres catholiques convertis au protestantisme et tous les moines apostats devaient quitter la ville dans les vingt-quatre heures ;

3° toutes les réunions privées et toute oraison anticléricales étaient interdites ;

4° toutes les matières précieuses et tous les biens appartenant à l'église devaient être restitués immédiatement ;

5° l'édition des imprimés et gravures anticléricales étaient interdites sous peine de la mort.

Ces décisions sévères de Sigismond le Pieux n'étaient pas inspirées par des raisons religieuses, mais uniquement par des considérations politiques. Il s'agissait de faire un exemple pour empêcher d'autres villes et d'autres parties du royaume de suivre l'exemple de Danzig et de se hasarder dans de pareilles révolutions entravant la sécurité et l'unité de l'Etat.

La preuve en est le fait, que le duc Albrecht, quoique récemment converti au luthéranisme, avait aidé à éteindre la révolte. Dans le cours ultérieur de la réforme, Sigismond même se montrait plein d'égards envers la liberté de conscience en matière religieuse pourvu que la nouvelle croyance ne portât pas préjudice à l'ordre public et au prestige du monarque. Dans le décret de 1528, publié à Petrikau, le roi exprimait ses craintes, que le changement religieux ne produisît des désordres de nature politique.

Le décret sévère contre les habitants de Danzig ne pouvait pas porter un coup mortel à la réforme dans cette ville. Une fois les esprits calmés et la colère du roi apaisée, on essaya de nouveau de suivre les mêmes traces. En 1534. déjà un moine dominicain, Bernard Klein, plus habile et plus précautionneux que ses prédécesseurs, se mit à prêcher le pur évangile devant une grande affluence de la population; mais il se méfia de se séparer franchement de l'église catholique. Trois ans après, en 1537, il faisait ce pas décisif, quitta le froc et prêcha un certain temps à l'église de Sainte-Marie sans en être empêché; son éloquence gagnait toujours de nouveaux adhérents au luthérianisme. Une seule fois, pendant les dix ans de son activité, il courut un danger sérieux. En 1544. trois évêques à la fois venaient à Danzig et faisaient arrêter le prédicateur. Un trouble tellement gravé en fut la conséquence que les évêques se hâtèrent de libérer Klein. Pendant que ce prédicateur était en fonction, l'œuvre d'épuration d'église fut achevée dans la ville dans un sens plus évangélique qu'elle avait été entreprise auparavant. Le sénat de la ville, voyant son impuissance d'empêcher cette révolution religieuse, se résigna à un « laisser aller » passif et n'essaya même pas de mettre en application le décret royal. Sous le règne du successeur de Sigismond I^{er} tout ce qui restait encore de l'église catholique à Danzig disparut. Les habitants, encouragés par le silence et la nonchalance des autorités essayèrent même de s'assurer la pratique du culte luthérien par décret royal. Dans ce but, ils envoyèrent une délégation au grand chan-

celier, Jean Osiecki, qui accueillit leur demande favorablement et, après avoir conféré avec le roi, leur faisait savoir que Sa Majesté n'était point opposée à ce qu'ils nommèrent des prédicateurs protestants et qu'ils célébraient la communion sous les deux espèces; ils devaient seulement laisser les images des saints dans les églises pour éviter un scandale. En même temps, il les assurait que Sa Majesté prendrait soin qu'ils ne fussent point molestés par des arrêts épiscopaux. Ces renseignements confidentiels furent confirmés ensuite par le roi Sigismond Auguste même à l'occasion de l'audience de congé. Un an après, en 1557, le roi leur accorda par un acte spécial « le libre usage de la Sainte-Cène » ce qui signifiait dans ce cas, la libre pratique du culte luthérien.

2° THORN ET ELBING

Les premières connaissances des principes réformateurs de Luther datent de l'an 1520. On les accueillit favorablement. En 1521, une grande partie de la population était inclinée au luthéranisme et quoiqu'il n'y exista pas une communauté qui propageait la nouvelle doctrine, elle y était néanmoins tellement répandue que le légat du pape Ferrei, qui à cette époque venait à Thorn pour brûler solennellement l'image et les livres de Luther devant l'église de Saint-Jean, échappait avec ses acolytes par la fuite seulement à une grêle de pierres jetées sur lui. En 1530, un prêtre catholique Jacques

Schwoger et le moine minorit Barthélemy y commen-
çaient à prêcher la doctrine luthérienne en public et ils
se ralliaient la plus grande partie de la population. Ils
furent suivis par d'autres prédicateurs luthériens qui
comportaient à la prospérité de la réforme. La ville de
Thorn fut dotée en 1558 d'un privilège semblable à celui
de Danzig en vertu duquel le roi Sigismond Auguste
accorda aux habitants de Thorn la libre pratique de la
confession augsbourgeoise, la communion sous les deux
espèces et les quatre églises qu'ils possédaient à ce mo-
ment sous la seule réserve qu'à une de ces églises restait
encore un prêtre catholique; le magistrat de la ville
avait le droit, de convoquer des pasteurs protestants à
son gré (1).

A Elbing, les magistrats et le plus grand nombre
d'habitants étaient déjà en 1523 enclins à la doctrine
nouvelle (2). On appela en 1536 un recteur luthérien à
l'école récemment construite. Le clergé catholique en
obtint l'abdication par la force (1543) mais il ne put
pas empêcher que son successeur était de même un pro-
testant. C'était plus difficile d'appeler des prédicateurs
luthériens. On en ne trouve un à Elbing qu'en 1549 qui
encore put prêcher seulement dans une maison privée.
On réclamait cependant la réforme de l'église à si haute
voix, que l'évêque d'Ermeland, Hosius, se vit obligé de
venir personnellement à Elbing (1553) pour essayer de
convaincre le magistrat par persuasion d'abord, com-

(1) FRIESE, *op. cit.*, p. 88-89.

(2) *Ibid.*, p. 92-136.

ment il était pernicieux de changer la célébration de la Sainte-Cène. Il n'hésita même pas de s'en rapporter sur Luther et Melanchton qui aient déclaré le calice comme chose insignifiante dans la communion.

Mais il ne réussit à convaincre ni le magistrat ni la population et il repartit « re infecta ». L'évêque obtint, en cette année encore, la publication d'un édit royal qui interdit tout changement en matière religieuse dans la ville. Cet édit ne servit qu'à augmenter les paperasses des archives de la ville; personne n'en prenait note. Les délégués d'Elbing déclaraient à l'évêque à l'occasion du sejm prochain à Grudziac, que leur ville n'était point la seule qui célébrait la Sainte Cène « sub utraque specie »; si les autres villes y renonçaient, ils voudraient en faire autant; en attendant, on devait les laisser tranquilles. En plus, la ville appela quelques prédicateurs protestants dans son territoire contre lesquels Hosius obtint en vain quelques édits royaux. Au sejm de Marienbourg Hosius se plaignit de nouveau de la ville (1556). Le prédicateur envoyé par l'évêque avait été refusé et à sa place on avait pris un autre, un rebelle, un criminel contre la majesté royale; les catholiques fidèles étaient — selon le dire de l'évêque — exposés à des humiliations et persécutions. On prendrait le roi pour un hérétique disant, qu'il avait quitté la foi catholique et qu'il était passé au cinquième évangile. Les députés d'Elbing contestèrent la vérité de ces accusations, et comme même la noblesse catholique prenait le parti des Elbingeois et les wojewodes ne soutinrent point l'évêque, ce dernier se contenta avec la résolution, que la discussion des affaires religieuses fut renvoyée au sejm

prochain. L'affaire y en restait. Ce n'était qu'en 1558 que les Elbingeois virent leur demande accueillie favorablement pendant une absence de l'évêque. Un privilège royal leur permit de prêcher la parole divine selon la confession d'Augsbourg et d'administrer le sacrement de la Sainte-Cène sous les deux espèces jusqu'à la décision d'un sejm ou d'un concile général ou national. A ce moment presque toute la population d'Elbing adhéra au luthéranisme.

3° LE RESTE DE LA PRUSSE

L'influence de la réforme de Luther ne fut pas restreinte sur les grandes villes précédemment nommées; elle s'étendait en réalité sur toutes les parties de la Prusse appartenant à la couronne royale.

A Marienbourg les luthériens étaient déjà en 1548 en possession de l'église paroissiale et par intervention du wojewode protestant Achacz de Czema, ils obtinrent en 1569 aussi un privilège royal de célébrer l'office divin publiquement selon la confession d'Augsbourg. Plus tard, c'était ici le calvinisme qui prenait le dessus parce que les magistrats y adhérant s'élevaient contre les luthériens, les exclurent de toutes les fonctions municipales, etc. La commune accusa les édiles auprès du roi et celui-ci nomma une commission qui rétablit l'état de choses d'auparavant.

La ville de Werdern reçut au sejm de Lublin (27 avr.

1569) du roi Sigismond Auguste, le privilège religieux suivant (1) :

« Nous, Sigismond, par la grâce de Dieu roi de Pologne, etc... portons à la connaissance de tous et de chacun qui en veulent savoir :

» Que sur les instances de quelques-uns de nos conseillers, pour des raisons de haute importance, par la grâce et la bienveillance de notre majesté royale, nous autorisons les comtes, sénateurs et jurés, aussi les deux communes de Werder de Marienbourg, de même par le présent (édit) leur accordant pouvoir et liberté de doter leurs écoles des professeurs capables ; de prêcher l'évangile selon la doctrine du Christ et des apôtres dans leurs églises ordinaires qu'ils ont maintenant et qu'ils posséderons désormais ; d'administrer et de célébrer les sacro-saints sacrements de baptême et d'autel avec toutes les cérémonies jusqu'à présent en usage, sans quelque hérésie, selon la forme et le rite de la confession d'Augsbourg. Ensuite nous permettons aux sénateurs jurés sus-mentionnés d'appeler des prédicateurs capables, instruits, pieux, sincères, appartenant à la confession d'Augsbourg, immuns de toute hérésie qui doivent être pourvus d'allocations spéciales et de soldes de la part des habitants de Werder, qui ont à séjourner et à servir ; que nous prenons avec les instituteurs plus haut cités sous notre protection dans tout notre territoire ; pour cette raison nous ordonnons tous ceux qui appartiennent à une magistrature ou dignité laïque ou

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 137-138.

ecclésiastique, tant bien à présent qu'à l'avenir qu'ils ne se laissent point inquiéter par les sénateurs jurés des communes des deux Werder dans leurs fonctions de prédicateurs et d'instituteurs, en vertu de ce privilège royal accordé, par aucune observation ni obstacle n'importe comment qu'il soit inventé ou imaginé selon tous les points et sentences et mots ci-dessus cités. Et si surviendra quelque chose de contraire à cette liberté accordée, ce sera illégal. Pour affirmer toutes ces choses nous avons fait mettre notre cachet royal. Ecrit et publié au sejm général à Lublin anno Christi 1569, au 40^e année de notre règne ».

En Pomerelle la réforme trouva ses premiers adhérents dans la chevalerie. Sous le règne de Sigismond Auguste, le nombre des luthériens grandit considérablement; ils s'approprièrent même plusieurs églises catholiques. Quelques villes comme par exemple, Mewe, Stargard, Schœeneck, Konitz, Dirschau, etc., étaient tout à fait luthériennes. La ville de Mewe obtint en 1570 un privilège royal, permettant la pratique du luthéranisme, probablement en même temps avec d'autres villes. Strasbourg peut se glorifier d'avoir eu comme premiers prédicateurs luthériens les deux célèbres frères Nicolas et Erasme Gliezner.

A Braunsbourg, au siège de l'évêque de Warmie, le culte protestant fut introduit par le magistrat même sans que l'évêque Fabian de Lusignan fit le moindre effort d'y mettre un obstacle. Aux reproches à lui faits par le chapitre il répondit: « Luther était un homme

sage et sa doctrine est fondée sur la Sainte-Ecriture. Que celui qui se sent assez fort commence à discuter avec lui ! » (1). Si l'on s'en tient à ces mots, l'évêque n'était qu'à moitié catholique et il n'est point étonnant de voir que non seulement beaucoup de laïques mais nombre de clercs, profitant de l'occasion, se convertirent au luthéranisme. Le successeur de Fabien, Maurice Ferber, se donna beaucoup de peine pour récupérer le terrain perdu. Dans une lettre pastorale, il mettait le clergé de son évêché en garde contre la croyance luthérienne et l'admonestait de s'y opposer de toutes ses forces. Il expulsa les luthériens de son évêché et il écrivit tant de pétitions à la cour, jusqu'à une commission royale vint enfin à Braunsberg, ordonnant les habitants ou de retourner au catholicisme ou de quitter la ville dans les quinze jours. La commission fixa encore que sans connaissance de l'évêque nul prédicateur pourrait être appelé. Cet édit remplit de nouveau les églises catholiques ; néanmoins un grand nombre restait secrètement enclins au protestantisme. Les relations entre les évêques suivants, Dantiscus et Tidemann Giese, et les luthériens étaient amicales ; mais les derniers pouvaient célébrer l'office divin pendant la nuit seulement à cause du zèle du clergé hostile. La situation des protestants devenait encore plus difficile sous l'évêque Hosius, qui destitua d'abord le staroste luthérien de Braunsberg de ses fonctions malgré l'intervention royale, et manœuvra ensuite de telle manière que tous

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 144.

les domaines en Warwie venaient dans les mains de propriétaires catholiques.

La principauté de Masovie, située aux confins de la Prusse et pas rattachée à la Pologne, édicta des arrêts sévères contre l'introduction de la nouvelle doctrine. Le prince Janusz publia au sejm de Varsovie un édit qui prohiba la propagation de l'hérésie, dans n'importe quelle langue et par n'importe quels moyens, sous peine de la mort et sous confiscation des biens. Cet édit contenait la clause qui défendit de lire et de promulguer des écrits suspects; nul rang, même pas la plus haute dignité pourrait soustraire le coupable à la punition. Quoique les conversions au protestantisme n'étaient pas rares en Masovie, la réforme ne put jamais s'y établir solidement; cela s'explique ou par la sévérité des édits y publiés ou par le niveau peu élevé d'instruction dans cette partie de la Pologne. Les députés de Masovie étaient aux sejms toujours les défenseurs les plus zélés des intérêts romains.

4° LA LITHUANIE (1)

En Lithuanie, la doctrine luthérienne fut propagée avec la même rapidité entre la noblesse et la bourgeoisie. Lukaszewicz (2) affirme pourtant que la noblesse se montrait assez indifférente envers la nouvelle

(1) XIII. LUKASZEWICZ, Dzieje Tkosciotow wyznania helweckiego w Litwie.

(2) LUKASZEWICZ, *op. cit.*, p. 78.

croissance parce qu'elle « sentait encore trop le catholicisme » (1). Mais l'édit royal, publié en 1542, pour la Lithuanie nous prouve le contraire, considérant que cette ordonnance défendit d'introduire des instituteurs allemands et de fréquenter des universités et des écoles en Allemagne. La noblesse lithuanienne était plus tard presque en totalité calviniste, ce qui s'explique très naturellement par la conduite du prince Radziwill qui était un calviniste fervent et point favorable au luthéranisme. Craignant sa grande puissance, la noblesse suivit les traces du prince. En 1525, le moine franciscain Stanislas Rapegatan,, un disciple de Luther, se mit à promulguer les principes réformateurs de son maître à Wilna, la capitale de la Lithuanie; peu après, il était forcé de quitter cette ville et il se rendit à Kœnigsberg où il fut nommé premier professeur en théologie à l'université récemment fondée. Rapegatan avait un émule en Abraham Kulwa, un Lithuanien, qui fonda en 1539 une école à Wilno et par ses prédications et ses disciples propagea le luthéranisme dans la ville. Expulsé par l'évêque de Wilno il se rendit, lui aussi, à Kœnigsberg où il devint professeur de la langue grecque. C'était en 1555 qu'un certain Wiclef arriva de l'Allemagne à Wilno et s'y voua longtemps à la propagation du protestantisme; finalement il fut aussi chassé par l'évêque.

Vers la fin de cette époque, on trouve déjà une communauté luthérienne assez nombreuse à Wilno. Il en existait encore d'autres à Kowno et sur les terres du

(1) Voir p. 89, remarque 2.

prince Radziwill. Le plus zélé promoteur de la réforme en Lithuanie fut le duc Albrecht I^{er} de Prusse, converti en 1525 au luthéranisme. Il se servit dans ses efforts de la presse promulguant des milliers d'exemplaires d'imprimés dogmatiques, ascétiques, et surtout liturgiques de théologiens luthériens (1545). Ces traités, pour la traduction desquelles il avait engagé plusieurs Polonais instruits furent propagés en toute la Lithuanie et Samogitie. En outre, il s'efforça d'être utile à sa confession par d'autres moyens. Il fonda par exemple à l'université de Kœnigsberg un alumnat pour huit étudiants en théologie, réservé aux Lithuaniens et il érigea une chaire spéciale en théologie pour la jeunesse lithuanienne.

5° LA GRANDE-POLOGNE (1)

En Grande-Pologne, la doctrine de Luther trouva, dès son apparition, un accueil favorable, d'abord dans les classes inférieures du peuple, alors surtout dans le clergé catholique et dans la noblesse. Les conversions au luthéranisme éclaircirent les rangs des prêtres et des moines jusqu'à un tel point, que les couvents à Fraustadt, à Paradies et à Pledsevo étaient pendant un certain temps déserts. Des familles nobles des plus éminentes, qui embrassèrent la doctrine luthérienne, il faut citer : les Tonicki, les Brinskis, les Ossonskis, surtout les

(1) KRAŚINSKI, *op. cit.*, t. I, p. 82.

deux comtes Lukas et Andrée Gorka, qui tous deux se distinguaient par leur instruction, leur bienfaisance, leur zèle pour la réforme, leur haute considération auprès du roi et des nobles, leur rang élevé dans la société — Lukas étant wojewode de Poznan et depuis 1577 général de Grande-Pologne — leurs relations étroites avec les autres magnats: ils étaient donc à même par excellence d'accorder à leurs correligionnaires une protection efficace. De bonne heure déjà, des réunions secrètes pour le culte luthérien avaient lieu en certains endroits et d'autre part on n'hésita pas à pratiquer la nouvelle croyance publiquement rassuré par l'influence de hauts protecteurs ou par l'impuissance du clergé catholique.

Le centre de toutes ces communautés luthériennes, grandes et petites, était la ville de Poznan parce que cette ville était en même temps le centre politique de cette province de la Grande-Pologne et surtout parce qu'ici les luthériens trouvaient la plus sûre protection malgré l'hostilité de l'évêque. Le premier et principal promoteur de la doctrine luthérienne était le savant Christof Endorfin de Leipzig, appelé par l'évêque Lataiski même comme professeur des langues anciennes à la célèbre école de Lubranski, qui était à ce moment dans sa plus grande prospérité et fréquentée par la jeunesse noble de la Pologne, affluant des parties les plus éloignées du royaume. C'était trop tard que l'évêque s'aperçut de l'activité hérétique d'Endorfin et le destitua de ses fonctions. Le premier prêtre qui à Poznan s'éleva contre le dogme catholique et prêcha en sens luthérien était un certain Samuel, auparavant moine

dominicain (1520). Il avait comme émulateur Jean Seclucian, originaire de Bromberg, prédicateur à Poznan en 1525. Destitué de sa fonction par l'évêque, il continua néanmoins à prêcher de la même manière, protégé par le comte Gorka; c'était encore par ce dernier que Seclucian obtint un emploi au bureau de douane à Poznan. Poursuivi par l'évêque, il était forcé de quitter la ville et le pays, se rendit à Königsberg (1541) où il fut prédicateur à la cathédrale. Par ses traductions de la Bible et d'autres livres religieux il a bien mérité de sa religion. Il mourut en 1578. D'une grande importance pour la propagande du luthéranisme à Poznan était encore le disciple d'Endorfin, Eustache Trepka, instituteur privé des enfants du comte Gorka, qui, lui aussi, fut appelé à Königsberg par le duc Albrecht (1546) qui lui fixa une rente annuelle sous condition qu'il traduisit ou composât des écrits religieux en langue polonaise.

L'office divin ne fut célébré à Poznan au premier temps, que clandestinement dans des maisons privées. C'était dans le palais du comte Gorka que ce fait se produisit la première fois en public. Après le départ de Seclucian il fallait un temps assez long pour trouver quelqu'un qui fut disposé et capable de continuer ses fonctions; pour cette raison ces offices divins semblent avoir bientôt cessé d'avoir lieu: un grave préjudice à la communauté naissante. Un grand nombre de luthériens retournèrent au catholicisme, d'autres se tournaient vers les « frères moraves » qui à ce moment s'efforçaient de recruter des disciples de leur doctrine à Poznan et aux environs. De cette manière le luthéra-

nisme perdit beaucoup de familles nobles. Enfin en 1563 les luthériens renouvelèrent la célébration de leur culte au palais du comte Gorka. Ils formaient vite une communauté et choisirent comme premier prédicateur un nommé Bartosz, qui fut bientôt remplacé par le distingué Nicolas Gliczner auquel fut adjoint un deuxième prédicateur et recteur.

A cette époque des communautés luthériennes se constituaient aussi en d'autres endroits de la Grande-Pologne. Les Bojanowski donnèrent en 1542 l'église de Baersdorf aux luthériens; à partir de l'an 1550 on trouve des églises réformées à Schwerin, à Politzig et à Bauchwitz, en 1553 on en trouve à Krantz, en 1555 à Lissa, en 1556 à Lasswitz; après la mort du prêtre catholique de Fraustadt (1552) la commune se réunit sous le staroste Gorski et le maire Lamprecht pour élire un autre pasteur. Toute l'assistance déclara à l'unanimité vouloir un prêtre qui leur prêcherait le pur évangile selon la doctrine de la confession d'Augsbourg. En 1569 le comte Lucas Gorka donna aux protestants l'église catholique de Samter.

6° LA SILÉSIE (1)

Si, cent ans en arrière, le hussitisme n'avait trouvé qu'un faible retentissement en Silésie, c'en était maintenant tout autrement de la réforme wittenberguienne.

(1) XIV. MICHEJDA, Dzieje Kościoła ewangelickiego w Księstwie Cieszyńskim.

Le pur évangile trouva ici de bonne heure un accueil très favorable. La bourgeoisie des villes se mit à la tête du mouvement réformateur donnant ainsi le bon exemple: Freistadt (1523), Hirschberg (1524), Jauer (1525), Striegau (1527), Schweidnitz (1530). Les traces des villes furent bientôt suivies par les villages et la campagne. On comptait dans les trois principautés de Liegnitz, Wohlau et Brzeg en total 265 communes protestantes et seulement 40 catholiques (1556). Du nord, le luthéranisme pénétra en Haute-Silésie. Dans les principautés d'Oppeln et de Ratibor, il y avait 74 églises protestantes, bien que ces régions appartenaien à des princes catholiques. On en comptait de même dans les terres de Karnow 40, à Troppau 68, à Freiwaldau 21 et à Pless 35.

La soi-disant « Silésie de Teschen » était presque en totalité luthérienne. A juste titre on l'appelait dans l'ancienne Autriche « la citadelle du protestantisme » et aujourd'hui encore elle joue ce rôle faisant partie de la « Polonia restituta ».

Vers la fin du xvi^e siècle, on comptait en touté la Silésie plus de 1.500 églises protestantes et tout au plus 400 églises catholiques. Ce que disent les historiens catholiques de l'église en Autriche, on peut l'appliquer aussi à la Silésie: « Les couvents sont déserts; les moines sont l'objet des railleries du peuple. Personne ne veut se faire moine et encore moins prêtre, parce que la prêtrise est devenue l'horreur des gens instruits. Le roi ne peut trouver personne à qui il pourrait confier la paroisse à Vienne — comment alors dans un village. Même les prédicateurs qui ne se disent pas publiquement

protestants, sont suspects aux jésuites. Tout le monde lit des livres luthériens et l'archi-hérétique Melancton est maître dans l'école ».

En Silésie, c'était d'une grande importance qu'un grand nombre d'évêques de Breslau étaient enclins au protestantisme. D'une part, ils ne prirent pas franchement leur parti; d'autre part, ils ne s'opposaient point à eux. Les protestants étaient encore favorisés par les princes de Silésie: les Piastes qui n'étaient pas disposés à supprimer la nouvelle église; mais ils ne régnaient plus sur toute la Silésie; en quelques régions leur souche s'était éteinte et leurs terres appartenaient maintenant aux couronnes de Bohême et d'Autriche.

Ferdinant I^{er}, le père de Charles-Quint, maître de toutes les terres héréditaires habsbourguiennes, roi de Bohême, de Moravie et de Hongrie, empereur allemand, était un ennemi de la réforme. La demande des états de l'Autriche-Moyenne pour obtenir la liberté religieuse fut brutalement refutée par lui. Nombre de protestants fidèles payaient leur croyance par la mort sur le bûcher. Les Jésuites, dont le seul effort et le seul but fut l'extirpation du protestantisme, étaient en bonne grâce à la Cour. La guerre de Schmalkalde finie et les princes protestants vaincus à la bataille de Muhlberg (1547) l'empereur prenait une vengeance terrible des luthériens en Bohême; ils les condamna à mort, confisqua leurs biens ou il les expulsa de l'empire. Ses procédés en Silésie étaient les mêmes. En 1528, il proclama un édit rigoureux contre les protestants. Il donna ordre de punir impitoyablement chaque changement du culte romain, de détruire pour « souvenir éternel » toute maison où avaient lieu des réunions clandestines. Des

raisons politiques empêchèrent la mise en pratique de cet édit.

Le protestantisme n'aurait jamais gardé sa place en Silésie, si ce n'avait pas été Maximilien II (1564-1576), un ami des protestants, qui succéda à Ferdinand I^{er}. Ce monarque s'efforça d'améliorer le sort des réformés dans les pays hérités, de remettre en ordre leurs communautés et le culte. Pour ce but, il appela des théologiens étrangers, dévoués à l'église réformée. Malgré l'activité acharnée des jésuites et malgré le principe d'après la guerre de Schmalkalde et la paix d'Augsbourg (1555) « cuius regio, eius religio » qui fut interprété et appliqué par les princes à leur guise, Maximilien ne persécuta point les protestants; au contraire, il les favorisa et les aida de toutes ses forces (1).

7° LA PETITE-POLOGNE (2)

Dans la Petite-Pologne la réforme ne trouve que très peu de fervents et d'adhérents. Les premières traces de son influence se trouvent à Cracovie, en 1520. Laurentius Korwin, professeur de rhétorique à l'université et célèbre comme poète latin, s'employa le premier pour la promulgation des idées luthériennes dans la jeunesse étudiante. Il réussit vite un cercle assez nombreux de

(1) En Autriche trois monarques seulement étaient favorables au protestantisme: Maximilien II (1564-76), Joseph II (1780-1790), François-Joseph (1848-1916).

(2) WOTSCHKE (Théodor), Geschichte der Reformation in Polen.

disciples qu'il maintint encore après son départ de Cracovie par un échange très fréquent de lettres par l'envoi d'imprimés luthériens ou au moins anticatholiques. Ces écrits influençaient les esprits plus fort que l'activité personnelle de Korwin de sorte que le roi, sollicité par Krzycki, évêque de Przemyśl, publia en 1523 un édit autorisant le clergé de chercher dans les maisons des livres luthériens et soumettant tous les imprimés du pays à la censure cléricale (1). Ces mesures restaient presque sans résultat, car déjà en 1534, on publia un autre édit par lequel le staroste de Cracovie, Pierre Knita, interdit à tous les Polonais de sa juridiction de fréquenter l'université de Wittenberg, ordonnant à ceux qui y étaient, de retourner sans délai et sous sanction de ne pouvoir jamais obtenir une charge publique en cas de désobéissance. Toute contravention devait être punie par expulsion ou par une autre peine plus grave (2).

Ceux qui après la publication de cet édit revenaient de Wittenberg et d'autres écoles allemandes avaient vu les effets de la réforme de l'église et étaient devenus partisans du nouveau mouvement religieux. Ils importaient donc la nouvelle doctrine en Pologne et la promulguaient de plus en plus. Le roi retira sur les instances de la noblesse l'édit sus-mentionné et défendit seulement d'importer des livres hérétiques (3).

(1) Comp. p. 70.

(2) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 53-55.

(3) Cet édit, publié en 1543 à Cracovie, dit : Chacun est libre de voyager à l'étranger pour cultiver les sciences s'il ne promulgue pas de nouvelles doctrines.

Les étudiants de Cracovie propagèrent des livres sur la réforme dans les autres parties de la Petite-Pologne jusqu'à Podgorze et en Russie-Rouge, ce qui causait çà et-là la fondation d'une petite communauté luthérienne. L'existence en fut de courte durée parce que vers la fin de cette époque on ne trouve guère une trace du protestantisme en Petite-Pologne, excepté Cracovie. C'était plutôt le socialisme, qui y prenait racines. On peut en conclure que la plupart des livres protestants qui parvenaient dans ces régions, étaient de moindre valeur.

CHAPITRE V

Le Calvinisme (1)

Un des principaux figurants du théâtre de la réforme polonaise est le calvinisme qui s'appuyant sur la noblesse privilégiée faisait bientôt valoir son prestige. Les idées plus oligarchiques et plus internationales du calvinisme convenaient mieux aux seigneurs polonais que le luthéranisme allemand. Les relations étroites entre la Pologne et la France, l'habileté politique de Calvin même, ses nombreuses lettres aux personnalités prominentes de la Pologne (2), les délégations envoyées par lui, son vif intérêt pour étendre son influence sur ce pays : tout cela procurait un grand avantage au calvinisme. Les faits, que le calvinisme était plus proche

(1) XVI. GRABOWSKI (Th.), *Z dziejow literatury Kalwiskiej w Polsce.*

XV. LUKASZEWICZ (J.). *Dzieje kosciolow wyznania helwetskiego w Litwie.*

XVII. *Idem*, *Dzieje kosciolow wyznania helwetskiego w dawnej Malej Polsce.*

(2) Voy. WOTSCHKE, *op. cit.*, p. 5-10.

13, à l'humanisme que le luthéranisme et que ce dernier était divisé par des controverses dogmatiques, nous font comprendre que la noblesse polonaise, quoique par sa nature peu adaptée aux principes rigoureux du calvinisme, se tournait néanmoins vers cette confession. Et la petite noblesse et les magnats, — surtout en Petite-Pologne et en Lithuanie — introduirent cette doctrine sur leurs terres sans se soucier des protestations du clergé. La conversion des riches magnats était de première importance pour la propagation du calvinisme, car les seigneurs — appliquant consciencieusement le principe « cuius regio eius religio » — faisaient sans autres formalités célébrer l'office divin selon le rite calviniste dans toutes les églises de leurs vastes domaines. On comprend donc aisément que par exemple en Lithuanie après la conversion du richissime prince Radziwill, le catholicisme était dans peu de temps remplacé par le calvinisme. Cette réforme fut donc presque exclusivement une affaire de la noblesse dont la conduite décida son sort. L'histoire du calvinisme en Pologne est en partie fort intéressante; mais elle paraît pour les descendants de ces familles nobles comme un épisode peu agréable parce que toute la noblesse retourna plus tard au catholicisme. Les nombreux synodes calvinistes étaient convoqués presque toujours par des nobles qui les présidaient, y expliquaient leurs projets de réforme et les mirent en application. C'est surtout par ces réunions que la szlachta maintint et augmenta son influence sur les affaires religieuses.

Les prédicateurs réformés, institués par les propriétaires nobles à la place des prêtres catholiques chassés, faisaient leur propagande religieuse sous la protection

et aidés par les seigneurs. Mais l'application du principe « cuius regio, eius religio » facilitait tellement leur tâche, qu'ils ne s'efforçaient guère de convaincre réellement les classes inférieures de la population; cette manière de prêcher la réforme avait des conséquences pernicieuses pour le calvinisme et fut plus tard une des causes principales de sa décadence.

Le calvinisme contribua à la prospérité culturelle du pays. Dans son premier enthousiasme pour la réforme, la noblesse s'efforça d'en assurer l'existence par la fondation d'écoles, d'églises, d'imprimeries et par la protection de la culture, des sciences et de l'instruction, ce qui provoquait de pareils efforts du côté des catholiques. La plus célèbre école du calvinisme était celle de Pinczow, fondée et dotée par Nicolas Olesnicki dans le couvent des Pauliniens après l'expulsion des moines en 1552. Le prince Radziwill le Noir fonda un tel établissement à Wilna; son cousin Nicolas le Rouge, un autre à Birze. Quand le petit-fils de Nicolas le Noir, Christof, au temps de la réaction catholique sous Sigismond III, essayait en vain d'élever l'école calviniste de Wilna au rang d'une faculté, il fonda sur ses domaines lithuaniens, à Kiejdany et à Sluck, deux écoles supérieures calvinistes, dotées d'une riche bibliothèque et d'un alumnat pour des étudiants pauvres. Ces écoles ne résistaient pourtant pas à la concurrence des établissements des Jésuites.

Les maisons de prière, dont on comptait en Lithuanie plus de 160, en Petite-Pologne plus de 200, pour la plus grande partie des donations de la noblesse, contribuaient beaucoup à élever le niveau spirituel des calvinistes qui s'y réunirent,

er
Hors des écoles et des églises il faut encore parler des imprimeries calvinistes qui existaient à Pinczow et à Cracovie; les meilleures en étaient celles en Lithuanie surtout l'imprimerie du prince de Radziwill le Noir à Brzesc-Litewski, transportée en 1569 à Wilna où elle passa plus tard aux mains des Jésuites. A l'année de la mort de Sigismond Auguste (1572) les imprimeries protestantes étaient plus nombreuses que les catholiques. Etablies exclusivement pour la propagande religieuse ces imprimeries étaient d'une large portée pour la propagande de la doctrine et de la littérature calvinistes en Pologne. C'était à Brzesc où fut imprimée la célèbre traduction de la Bible. Cet œuvre fut accomplie par les plus instruits théologiens de la Pologne aux frais du prince de Radziwill.

Nous avons déjà dit, que le calvinisme exerçait une influence très féconde sur la littérature nationale polonaise, ce qui résulte en bonne partie de ses relations avec l'humanisme. Il est intéressant de voir, que les plus éminents promoteurs du calvinisme sont sortis de l'école d'Erasme; c'est à eux qu'on doit la perfection et le raffinement des productions littéraires du calvinisme polonais. Il déployait une riche activité en poésie et en prose, favorisé par la protection de la noblesse. Sans compter Rej, le père de la littérature polonaise, André Trzecieski, l'habile poète de la Cour, et Frycz Modrzewski, le spirituel utopiste religieux et politique, il y avait à cette époque toute une série de poètes, enthousiasmés pour la propagation de leurs idées religieuses, tels que Lubelezyk, Kraniski, Wolan, Grégoire de Zar-

nok et beaucoup d'autres dont les œuvres sont disparues pendant la guerre acharnée de la réaction catholique.

Ainsi le calvinisme se faisait remarquer comme facteur assez important pour la culture polonaise. Quoique supprimé finalement par des influences plus fortes, il a le mérite d'avoir essayé de créer une vie spirituelle propre en Pologne. Considérant la stérilité des siècles suivants, on peut dire que les productions littéraires inspirées du calvinisme sont des chefs-d'œuvre et que leur époque est la plus brillante de l'histoire littéraire de la Pologne.

1° LA LITHUANIE

En Lithuanie, le calvinisme remporta en peu de temps une victoire décisive sur l'église catholique grâce aux efforts d'un homme qui, après le roi, était le premier du pays (1). C'était le prince Nicolas Radziwill, surnommé le Noir (Czarny), beau-père du roi Sigismond Auguste, échanson de la Lithuanie, prince d'Olyka et de Nieswicz, plus tard wojewode de Wilno, grand maréchal et chancelier de Lithuanie. Eduqué à l'étranger et familier avec les doctrines des réformateurs, surtout de Calvin et Zwingli, il employa, de retour dans sa patrie, toute son influence pour introduire en Lithuanie la confession calviniste. On peut mesurer la puissance de son influence à l'autorité presque illimitée qu'il avait

(1) KRAŚINSKI, *op. cit.*, t. II-II, p. 257.

sur les autres seigneurs, même au-delà des frontières lithuanienes. La plus grande partie de la noblesse en Lithuanie le suivait aveuglément et il avait même dans la haute noblesse de la couronne de nombreux partisans. Ce prince était toujours entouré d'une suite vraiment royale de nobles et le roi même lui montrait ostensiblement sa faveur et sa grâce particulière. On conçoit facilement que cette grâce royale lui donna un ascendant considérable sur la noblesse. Le prince décida d'abord son épouse, ses enfants et ses domestiques de se convertir au calvinisme. Depuis 1553, il faisait célébrer l'office divin selon le rite calviniste d'abord dans son palais et puis peu à peu dans tous ses domaines et il prenait soin de pourvoir les nouvelles communautés de prêtres bons et capables. Il appela Laurentius Kryszkowski à Nieswiecz, Thomas Talkonius à Kleck, Zacyus de Proszowice à Brzesclitowski, Wedrychowski et Martin Czechowicz à Wilno (1558). Ce dernier surtout fut affecté par la grâce et la faveur du prince, qui le combla de bienfaits et de marques de haute considération. Il fut envoyé à Genève (1561) pour se familiariser avec les institutions et la liturgie de la confession réformée. Le zèle du prince pour la nouvelle conviction religieuse se manifesta dans une activité multiple. Il prenait tous les ecclésiastiques qui renoncèrent au catholicisme sous sa protection, fixa une rente annuelle de son propre trésor pour plusieurs prédicateurs calvinistes, s'efforça d'attirer le peuple ordinaire par des libéralités, et surtout il s'appliqua de convertir la noblesse au calvinisme. Ses efforts étaient, comme nous avons déjà dit, couronnés d'un succès extraordinaire, qui dépassa même les espé-

rances des réformateurs les plus zélés. Radziwill essayait même de décider le roi, qui au fond de son cœur était convaincu de la vérité de la nouvelle doctrine, de se déclarer publiquement pour la réforme. En 1552, quand Sigismond Auguste séjourna à Wilno, Radziwill le persuada d'assister une fois au culte dans le palais. Ils étaient déjà en route, quand le dominicain Cyprian, suffragant de Wilna, qui à temps s'était aperçu de cet attentat contre l'orthodoxie du roi, s'opposait à eux, saisit les brides du cheval du roi et s'écria : « Ce n'était pas cette route-ci que prenaient tes ancêtres pour se rendre au service divin, mais celle-là ! » En disant ces mots il montra du doigt l'église catholique en face. Sigismond, surpris par ces mots, s'engagea de fait dans l'autre route.

Après la mort de Nikolas Radziwill (28 mai 1565), c'était son frère Nicolaj, surnommé le Rouge qui se mit à la tête des réformés. Il était prince de Birze et de Dubinka, grand-hetman (capitaine) de Lithuanie et depuis 1568 wojewode de Wilno. Nicolaj était animé d'un zèle non moindre que fut celui de son frère. Sur ses vastes terres il faisait construire nombre d'églises calvinistes et les dotait richement : à Birze — où il construisit aussi une école secondaire — à Bielica, à Bojnarow, à Dubinski, à Kajdanow ; à d'autres endroits il donna aux calvinistes les églises catholiques comme à Kiejdany.

Vers la fin de l'année 1555 toute la Lithuanie était parsemée d'églises calvinistes ; les plus célèbres en étaient celles que nous venons de nommer, de préférence

l'église de Wilno (1). La plupart des églises étaient construites en bois. L'office divin fut célébré en langue polonaise ou lithuanienne, en langue allemande à Wilno seulement. Dans certaines communes de la Russie Blanche on célébrait en langue russe et polonaise, comme par exemple à Polock et à Witebsk.

Le zèle pour la doctrine calviniste se propagea de la Lithuanie en Russie-Blanche, en Podolie et en Samogitie. En 1576 il n'y avait dans ce dernier pays que sept prêtres catholiques. En Masovie ni la doctrine de Luther ni celle de Calvin ne pouvaient s'implanter.

2^e LA GRANDE-POLOGNE

En Grande-Pologne le calvinisme ne preneit jamais des racines solides probablement parce que la confession luthérienne et celle des frères moraves l'avaient devancé et occupé tout le terrain favorable pour une nouvelle doctrine. Prazmowski, un homme très éloquent et grand organisateur se mit à promulguer des principes calvinistes. Destitué de ses fonctions par l'évêque Izbinski et expulsé de Poznan (1549), il se rendit en Kujawie où il fut accueilli très amicalement par Rafael Leszczynski, staroste de Radziejewo, un disciple d'Endorfin et fervent ami de la réforme. L'évêque de ce pays, Drohojewsk, lui accordait toute liberté d'agir. Il se fixa à Radziejewo et déployait tant de zèle pour sa con-

(1) En 1562 Radziwill faisait faire de son palais à Wilno une église,

fession que dans un laps de temps très court presque toute la noblesse de Kujawie était calviniste. Il ne se contenta point de faire seulement de la propagande, mais il construisit à Radziejewo une école et un séminaire théologique et organisa les communautés fondées par lui auxquelles il présidait en qualité de superintendant. Il divisa son champ d'activité en trois rayons et publia une constitution ecclésiastique. Aux premiers prédicateurs calvinistes en Kujavie appartiennent Martin Czechowicz et Stanislas Lutomirski qui passaient plus tard au socianisme et y jouaient un rôle principal. Les calvinistes cojaviens ne furent point molestés par le clergé catholique. En 1556, Lutomirski, auparavant prieur à Konin et à Tuszyn, fut convoqué devant le Synode de Lowicz pour se justifier de son apostasie ; il parut, serrant la Bible entre ses bras, prêt à disputer et accompagné d'un si grand nombre de nobles, que le nonce du Pape et l'archevêque n'eurent guère envie de le questionner. De peur de lui et de ses compagnons menaçants, on faisait même fermer les portes du château, où avait lieu le Synode.

3° LA PETITE-POLOGNE

Ce n'était qu'à partir de l'an 1540 qu'on commença en Petite-Pologne de quitter la route de réforme jusqu'à présent suivie selon des principes luthériens et de dresser de nouveaux plans intitulés calvinistes, pour combattre l'Eglise catholique. La bataille fut entamée, avec beaucoup de précaution d'abord, par plusieurs prêtres

tres et savants de Cracovie, pour la plus grande partie des disciples d'Erasme qui avaient formé un cercle pour la propagation du pur évangile. Le fait qu'ils voulaient réaliser leurs plans en secret nous prouve que cette société fut très peu capable d'atteindre le but proposé. Il y avait même entre eux des discordes et des divergences : les uns prenaient le parti de Luther, les autres celui de Calvin ou Zwingli, encore d'autres manifestaient des opinions du socianisme. Madrzewski proposa de constituer une église nationale polonaise, indépendante de Rome, etc.

Les deux premiers prédicateurs et savants qui se rangeaient sous le drapeau du calvinisme en Petite-Pologne étaient Jacques Silvius, recteur de Krzenin et Simon Zacynsz : deux hommes qui bien méritaient de la promulgation de la doctrine réformée et qui la préservaient de l'influence des sectes surgissant de tous côtés. Citons encore Krowicki, prieur de Wisna, qui, impitoyablement mettait au pilori les mœurs scandaleuses du clergé, célébra l'office divin en langue polonaise et attaqua dans ses sermons d'une éloquence pleine d'entrain la vénération des images et des saints ; le savant Italien Stankar (né en 1501 à Mantoue) appelé par l'évêque Maciejowski comme professeur de langue hébraïque à l'Université de Cracovie (1550), qui dans ses discours s'opposa souvent au dogme catholique ; Félix, recteur à Niedwiedz, qui prêcha depuis 1546 la doctrine de Calvin ; ce dernier devait sa conversion à l'évêque de Cracovie qui éveilla son attention sur des écrits de la réforme.

On comprend que le clergé catholique ne restait point

indifférent en face de ce mouvement spirituel. Il s'efforça de s'opposer à ce courant par ses moyens propres et habituels. Le premier à résister fut Maciejowski, évêque de Cracovie, bien qu'il fut en général d'un caractère plutôt doux et peu disposé pour une persécution violente. Il croyait pourtant que c'était son devoir épiscopal de combattre les innovations le mieux possible. Il destitua les ecclésiastiques apostats de leurs fonctions, les cita devant son tribunal et s'il réussit de les arrêter, il les emprisonna. Mais la répugnance de la noblesse paralysa ses efforts, comme c'était le cas avec Valentin, recteur de Krzczonow. Celui-ci fut cité devant le tribunal de l'évêque pour répondre à l'accusation d'avoir violé la loi du célibat (1540). Plusieurs nobles bien armés — entre autres Olesnicki et Nicolas Rej de Nagłowice — accompagnaient l'accusé, ce qui empêcha de le juger et de le punir. Aussi l'évêque était-il impuissant contre Félix, cité plus haut, qui se réfugia en temps en Grande-Pologne auprès du comte Ostrorog où le bras de l'évêque ne put l'atteindre. Le professeur Stankar fut emprisonné; mais à l'aide de quelques nobles il réussit à s'évader et à fuir. Le successeur de Maciejowski l'évêque Zébrzydowski ne possédait pas le caractère doux et conciliant de son prédécesseur. C'était un homme très érudit et très savant, mais d'un tempérament impétueux et brutal. Les mesures qu'il prit contre les réformés étaient moins dictées par sa conviction religieuse qu'elles étaient inspirées de son état d'esprit, parce que l'histoire le présente souvent comme athée complet qui publiquement parlait des dogmes comme des fables. De tous les évêques de la Pologne il se distingua le plus par

son acharnement avec lequel il persécutait les soi-disant hérétiques. Il fut le seul qui donna à l'Eglise évangélique polonaise des martyrs. En 1550, Nicolas, recteur de Kurow prêcha selon la nouvelle doctrine et administra la communion sous les deux espèces. Il fut peu après emprisonné par l'évêque qui, en partance pour un voyage, donna ordre à son staroste, de tuer le prisonnier de n'importe quelle manière. Le staroste décida d'abord à laisser mourir le prisonnier de faim. Ce procédé lui paraissant trop lent, il fit égorger le recteur. De retour de son voyage, l'évêque approuva l'action du staroste; mais ce dernier, pris de remords, abandonna le service chez l'évêque. D'autres essais d'exécuter des prédicateurs protestants ne réussirent pas.

Zebrzydowski tenta plusieurs fois d'effrayer la noblesse et de l'empêcher de se convertir au luthéranisme ou de l'en punir. Mais il y réussit aussi peu que ses émules dans les autres parties du royaume.

La condamnation à mort et à confiscation des biens du noble Conrad Krupka Przekławski, qui avait confessé la croyance réformée en présence de l'évêque, valait à ce dernier une lettre d'approbation de la part du Pape Jules III, mais éveilla une indignation générale, même de la part de la noblesse catholique, qui considérait un tel jugement comme un attentat contre ses privilèges. La chancellerie de la Couronne refusa de mettre son « exequatur » sous le décret épiscopal et le roi aussi se montrait ferme et inexorable. L'évêque ne disposait donc plus d'autres punitions que de l'excommunication; mais celle-là n'entraînait à cette époque plus d'autres préjudices. Un autre noble, Nicolas Oles-

nicki, seigneur de Pinczow, qui sur le conseil de Stankar avait chassé les moines du couvent de Pinczow et éloigné les images de l'église parut devant le tribunal de l'évêque à Cracovie accompagné d'un tel nombre d'amis et de partisans que les juges effrayés n'osèrent pas entrer en séance. Les moines accusaient alors Olesnicki auprès du roi, mais sans effet. Après avoir avoué franchement ses actes et son opinion religieuse devant le Sénat, Olesnicki fut condamné à payer mille florins d'amende et de restituer aux moines leur couvent. Il s'acquitta finalement de la dernière obligation sur les instances toujours plus pressantes de ses amis et sous condition que les moines mènent une vie plus vertueuse qu'avant. Olesnicki tracassait ensuite les moines tellement et les dégoûtait de leur triomphe jusqu'à ce point qu'ils quittaient le couvent volontiers où on installa une école.

Les mêmes arguments et les mêmes moyens dont s'était servi Zebrzydowski étaient les armes de Dzianski, évêque de Przemyśl dans sa lutte contre la réforme et ses partisans. Le résultat en était aussi le même : négatif. Il cita par exemple devant son tribunal Stanislas Stadecki, qui avait introduit le culte réformé dans ses domaines. Comme l'accusé ne parut point, l'évêque l'excommunia et le condamna à la confiscation de tous ses biens. Aux objections à un procédé si rapide il répondit : « Il faut se débarrasser des hérétiques le plus tôt possible. S'ils répondent des accusations ou non, il faut les condamner, proscrire, extirper ». Le jugement ne fut pas exécuté. Le staroste qui en était chargé objecta que le jugement était contraire aux lois du pays.

Stadnicki même tonnait au sejm prochain en des expressions les plus fortes contre les atteintes du clergé aux droits et aux privilèges de la noblesse. L'évêque, dès lors, s'abstenait donc, comme ses codignitaires de pareils actes dont les conséquences tournaient finalement contre lui-même. Désormais il menait ses attaques exclusivement contre le clergé apostat qu'il destitua de ses fonctions et le chassa si la protection de la noblesse faisait défaut.

Cette faible résistance du clergé catholique était-elle un avantage pour l'église réformée en Petite-Pologne? Cette question est fort discutable et on est tenté d'exprimer le vœu que l'église naissante dût surmonter des obstacles plus sérieux. La croissance en avait été alors moins vite mais elle était sortie plus vigoureuse et plus solide pour résister plus facilement aux bourrasques de la contre-réforme. En tout cas l'impuissance du clergé catholique aidait l'Eglise réformée à remporter en apparence une victoire complète avec une rapidité surprenante. Nombre de temples catholiques se changèrent brusquement en églises protestantes, le clergé catholique disparut de plus en plus par la fuite ou par la conversion. En peu de temps, la plus grande partie des communes en Petite-Pologne étaient réformées selon les apparences au moins. Des nobles qui se firent remarquer par leur activité pendant ces procédés de transformation, il faut citer : Olesnicki, Jean Bormar, Castellan de Biecz et les Zborowski (1). C'était Olesnicki qui

(1) KRASINSKI, *op. cit.*, t. II-II, p. 261.

fut le plus fervent partisan de la réforme; il s'y vouait non seulement corps et âme, mais encore mit-il toute sa fortune à la disposition de cette cause. Un facteur très important était aussi la traduction de la Bible par Radziwill. Celui-ci donnait asile pendant des mois aux prédicateurs protestants expulsés (par exemple, Stankar Krowicki, Laski, Lismann, Blandrata, etc.) La fondation de l'église à Pinczow est son œuvre. Le noble Bonar permit aux prêtres catholiques de rester sur ses terres sous condition qu'ils aboliraient la messe et qu'ils renonceraient au Pape romain. Ils n'acceptèrent point ces propositions et préférèrent fuir. Les Zbovowskis, une des familles des plus nobles de la Pologne qui exerçaient une influence considérable sur la petite noblesse faisaient don aux réformés des églises à Stobnica, à Zbonow, à Inwraniska, à Solec, à Miedzura, etc. Les Stadnickis donnaient celles de Dubiecko, Sawent, Lesko et Zolyn; Nicolas Rej leur attribua celles à Naglowice, Oksza et Rejowice. Nicolas Dluski faisait de même à Iwanowice; les Szapraniec à Secemin, Wloszczowa, Rogowo et Checiny; Stanislas Lasoeki à Pelsznica, Zbazki, à Kurow, Stanislas Zamojski à Zamoscie Stare; André Goraka à Szezebreszyn et à Turobin, etc. La plus importante communauté réformée se formait dans la capitale Cracovie. Bonar lui donna d'abord un terrain dans son jardin pour la construction d'une église et y installa comme premier pasteur Grégoire Pauli, qui fut élu par le Synode. On lui adjoint Stanislas Wisniowski comme aide et catechet (1557). En 1569 le roi les dota d'un privilège leur accordant un cimetière, une école et un hôpital.

CHAPITRE VI

Les frères moraves (1)

En 1548 les frères moraves (2) chassés de Bohême par l'empereur Ferdinand I, immigrèrent en 3 groupes — au nombre de mille environ — en Prusse, où ils furent accueillis avec empressement par le duc Albrecht. L'un de ces groupes prenait son chemin à travers la Grande Pologne et venait ainsi à Poznan où beaucoup d'habitants avaient gardé un bon souvenir de l'hussitisme et où — comme nous avons démontré — le luthéranisme était maintenant solidement établi. Le milieu pour les accueillir ne pouvait donc pas être plus favorable. Le général de Grande-Pologne, André Gorka leur prodigua tant de sympathies qu'ils abandonnèrent leur but primitif de voyage et se fixèrent dans les villes

(1) XI. FRIESE, Beitrage, etc.

XVIII. LUKASZEWICZ (J.), O Kosciolach braciowskich w dawnej Wielkopolsce.

(2) Ils s'appelèrent, eux-mêmes, « jednota » ou unité des frères (unitas fratrum).

appartenant à Gorka: Kurmik, Koznin, Wronke et Samster. Peu après leur nombre augmenta considérablement par l'arrivée d'un autre groupe d'émigrants de Bohême conduits par le doyen tchèque Matthieu Sino-nius et par Georges Israel (1). Gorka leur permit de tenir leurs réunions religieuses dans ses domaines. Beaucoup de membres de la communauté protestante à Poznan y prirent part parce qu'elle n'avait pas de prédicateur à cette époque.

Par leur conduite sérieuse et convenable et par leur vie irréprochable, ils gagnaient même la sympathie des catholiques et sans doute en auraient-ils entraînés beaucoup à leur côté, s'ils avaient pu jouir plus longtemps de cet asile. Le clergé catholique s'aperçut vite des relations intimes et amicales qui se nouaient entre catholiques et réformés. Une délégation, présidée par l'évêque Isbinski, demanda au roi de ne pas permettre le séjour des frères moraves dans le pays. Il n'était pas difficile d'obtenir satisfaction à leur demande. Il existait un traité, conclu par l'empereur et le roi, en vertu duquel aucun des signataires ne devait accueillir les habitants expulsé de l'Etat de l'autre. Le roi publia donc le 4 août 1548, un édit à Cracovie que les « piccardes » (2), devaient quitter le royaume le plus tôt possible. Ils se mirent donc en route et arrivèrent à Thorn où les habitants, pour la plus grande partie luthériens, les reçurent de bonne grâce. On mit à leur

(1) Israel fit partie de la fameuse délégation des frères moraves à Luther (1542) qui pour cette raison parlait d'eux en des termes très favorables.

(2) Les catholiques appelaient les frères moraves « piccardes »,

disposition quelques maisons, où ils pouvaient se loger et célébrer leur culte. Ils auraient probablement ainsi dans cette ville accompli une œuvre utile, car les luthériens, qui n'osaient pas appeler des prédicateurs, profitèrent de l'occasion pour entendre ceux des frères moraves. Mais l'évêque de Culm, Friedemann Giese, informé de leur séjour à Thorn, intervint de nouveau à la cour de sorte que l'édit royal fut appliqué aussi en Prusse polonaise. Après ce court repos, les frères moraves se dirigèrent vers le duché de Prusse où un autre groupe de leurs corréligionnaires avait trouvé un accueil cordial chez le duc Albrecht. Quelques familles pourtant osèrent rester à Thorn en dépit de l'édit royal. Ils célébraient clandestinement leurs offices divins et plus tard, quand les adhérents de la confession d'Augsbourg reçurent leur privilège royal, ils prirent part aux réunions de ces derniers.

Le doyen des frères moraves, Sionius, faisait en 1549 un voyage officiel du duché de Prusse en Moravie et passa malgré l'édit royal par Poznan. Echappant à la vigilance de l'évêque, il y séjourna quelques temps sans être molesté, pour reconforter ceux des habitants qu'il avait converti auparavant à sa croyance et pour en convertir d'autres. Il venait, en effet, à bout de fonder en peu de temps une communauté. Ensuite, il se rendit en Moravie pour y consoler les frères dispersés, et retourna en Prusse, passant par la Grande-Pologne. C'était le 2 février 1550 qu'il arriva de nouveau à Poznan où il réalisa encore beaucoup de bien pour sa communauté. Il se retira finalement à Dombrowa, en Prusse, où il mourut dans un âge très avancé (1551).

Son successeur à Poznan fut Matthieu Aquila, auparavant prédicateur des frères moraves à Soldau. En même temps, quand Sionius retourna de la Moravie, Matthien Czerwenka et Georges Israël, sous des prétextes différents étaient venus à Poznan. Ils ne pouvaient que très rarement visiter la ville parce que l'évêque ne cessa jamais de les guetter. Le nombre des adhérents des frères moraves grandit tellement, qu'ils pouvaient déjà, en automne de l'an 1550, convoquer un synode où prirent part sept de leurs prédicateurs.

Quelques-unes des plus éminentes familles nobles se convertirent de bonne heure à la confession des frères moraves, surtout les dames nobles comme Catharine Ostrorog de Pamietkowo, Jankowska de Psarзки, toutes les deux des sœurs du comte Ostrorog, et quelques autres. Leur exemple entraîna beaucoup d'habitants de Poznan. Le comte Jacques Ostrorog était pour Sionius et sa communauté un protecteur puissant. Familier avec la doctrine luthérienne depuis longtemps déjà, le comte avait pris la résolution de réaliser sur ses terres une réforme religieuse selon les principes évangéliques. Le plan de cette réforme devait être dressé par Stankar et Félix, tous les deux étant des fugitifs de la Petite-Pologne et des protégés du comte. Quand Ostrorog entendit parler d'Israël et du succès de son éloquence, il décida de le prendre comme collaborateur dans son plan de réforme (1). Stankar et Félix ne voyaient pas d'un œil favorable l'immixtion d'un Tchèque, dont la con-

(1) FRIESE, *op. cit.*, t. I, p. 228.

fession différait un peu de leur propre croyance; ils s'arrangèrent pour faire changer d'avis le comte. Ce n'était donc que plus tard qu'Israel visita le comte et s'entretint avec lui sur des principes religieux. Ostrog finit par être convaincu qu'il n'existait aucune différence essentielle entre la confession luthérienne et celle des frères moraves. Il fut même de plus en plus enclin à la dernière et fréquenta les offices divins des frères moraves, sans toutefois se séparer publiquement de l'église catholique. C'était son épouse et Israel qui le décidèrent à faire ce pas décisif.

Depuis 1552, beaucoup du peuple ordinaire se convertirent à la confession des frères moraves. Jusqu'à ce moment, le bas peuple avait été un spectateur indifférent et désintéressé. Peu lui importait n'importe quel changement de religion de la noblesse et de la bourgeoisie. La cause en était peut-être la crainte de l'évêque ou plutôt la grande indifférence que montrèrent envers lui les premiers prédicateurs et propagateurs des idées réformatrices. Les frères moraves s'y prirent tout autrement. En 1553, Israel fut nommé prédicateur régulier de la commune de Poznan et habitait dès lors la ville. Etant occupé très souvent aux environs, il se fixa à Ostrog et s'appliqua surtout à fonder de nouvelles communautés en maints endroits de la Grande-Pologne.

Il était tout naturel que le clergé romain ne regardât point indifféremment ces menées et la croissance ininterrompue des communes des frères moraves, et qu'il s'efforçât de tous les moyens pour s'y opposer. L'évêque Ishinski avait déjà tout essayé pour rester maître de la situation. Son successeur, Czarnkowski, fut son fidèle

émule. A peine élevé à sa dignité, il cita quelques-uns des plus pauvres membres de la communauté moravé à Poznan devant son tribunal supposant que leurs corréligionnaires des classes supérieures ne montreraient pas un grand intérêt pour leur sort. L'évêque jugea donc ces pauvres hères et les emprisonna dans l'hôtel de la ville parce qu'ils ne renonçaient pas à l'hérésie (1553). L'œuvre de purification de l'église ainsi commencée, il croyait d'atteindre peu à peu les classes supérieures et même l'aristocratie. Mais ses rêves ne devaient jamais se réaliser. Sitôt que Gorka et Ostrorog avaient eu connaissance de l'incarcération de leurs corréligionnaires, il se mirent à la tête d'une troupe de nobles en armes, partirent à Poznan, envahirent l'hôtel de ville et mettaient les prisonniers en liberté. Une répétition du même spectacle, suggérée aussi par l'évêque, finit encore une fois par l'intervention d'Ostrorog et de ses fidèles et fut un échec complet pour le metteur en scène.

Czarnkowski ne se lassa pas encore bien qu'il comprit que son plan primitif, de se soumettre d'abord le bas peuple avait échoué et qu'il ne le pouvait guère mener à bout. Il obtint donc du roi la publication d'une ordonnance adressée à Janusz Koscielecki, le successeur de Gorka comme général de la Grande-Pologne, de fermer toutes les églises hérétiques dans cette région, d'empêcher toutes les réunions religieuses et toute célébration de l'office divin. Cet ordre fut exécuté sans retard et rigoureusement dans tous ses détails, car Koscielecki était autant un ennemi acharné des frères moraves que son prédécesseur avait été leur ami dévoué. Il fermait donc l'église à Poznan qui leur avait été donnée par Ostrorog

et qui fut dotée de sommes considérables pour des buts religieux. Aussi interdit-il toutes leurs réunions dans les autres villes appartenant au roi. Son pouvoir ne s'étendait pas sur les terres des seigneurs. Ostrorog intervenait moyennant toute son influence et obtint la restitution du temple fermé à Poznan à la communauté morave. La vie religieuse prenait un essor aussi en d'autres lieux.

Il paraît que cette persécution — elle fut de courte durée, il est vrai — valait aux frères moraves des nouveaux adhérents même entre le clergé catholique. Le nombre des églises, qui leur furent données, augmenta d'une année à l'autre. Au moment de la publication de l'édit royal ils possédaient trente églises dans les régions de Poznan, Kalisz et Sieradz. Après l'application partielle de l'édit, ce nombre augmenta considérablement parce que la noblesse convertie à leur confession leur donna des églises sur ses terres ou en faisait bâtir de nouvelles.

La communauté à Poznan s'était accrue tellement, qu'elle nécessitait déjà en 1557 deux prédicateurs, dont l'un prêchait en polonais et en tchèque, l'autre en allemand. Un autre renfort leur venait par l'émigration de nombreuses familles et des prédicateurs de la Prusse qui s'étaient lassés des discussions avec les protestants de ce pays et venaient en Grande-Pologne.

Le roi, qui jusqu'à maintenant avait vu leur présence dans le royaume avec une certaine défiance, toujours prêt à aider l'activité de l'église catholique contre les frères moraves, devint à cette époque leur plus puissant protecteur. C'est grâce à Ostrorog que se produisit ce

favorable changement d'opinion du monarque. Le comte transmet en 1563 au roi Sigismond Auguste un écrit sur la confession des frères moraves, le persuada de le lire attentivement, lui prouvant ainsi, dans quelles mauvaises sources il avait puisé ses connaissances jusqu'à présent. Il réfuta surtout l'accusation proférée constamment par le clergé catholique, que les frères moraves niaient la sainte trinité. En conséquence de cette intervention d'Ostrog, le roi ne changea pas seulement sa mauvaise opinion sur les frères moraves, mais il leur promit sa protection par une lettre extrêmement bienveillante où il dit : « Nous avons reçu votre confession et nous l'avons lue et relue avec plaisir. Nous n'y trouvons pas d'erreurs, surtout en ce qui concerne le fondement du christianisme, la doctrine de la sainte trinité. Votre confession s'accorde à la croyance commune des chrétiens ; vous et les vôtres vivrez donc désormais en paix ».

Maintenant que le roi même manifestait publiquement sa bienveillance envers les hérétiques, l'évêque Czarnkowski n'insista plus pour supprimer les frères moraves par la force, parce qu'il comprit que tous ses efforts resteraient désormais plus stériles qu'auparavant.

Si Czarnkowski renonça à ses intrigues, le cardinal Hosius par contre ne s'en désista point. En 1564, il sollicita Koscielecki, général de Grande-Pologne, d'appliquer contre les frères moraves l'édit publié contre les Ariens au sejm de Parczow, bien qu'il sût que les frères moraves condamnaient la doctrine d'Arianus autant que lui-même. Quoique le général se mit vite à l'œuvre, les nobles furent encore plus prompts. Ils ob-

tinrent dans un laps de temps très court un contre-ordre qui faisait comprendre au général que les frères moraves n'étaient point visés par l'édit contre les Arianes. Le général fut tellement affecté par son échec qu'il tomba malade et mourut peu après. Après sa mort, les frères moraves purent enfin reprendre haleine et se vouer en toute liberté à leur œuvre réformatrice, pour quelque temps au moins.

En résumant l'activité des frères moraves, on constate que leur œuvre accomplie, moins étendue que celle des calvinistes, ressemblait en beaucoup de traits à cette dernière. Leur méthode propre était de réunir en communautés religieuses les représentants des diverses classes du peuple, surtout ceux du bas peuple sans avoir regard aux avantages matériels. Ce procédé dut s'adapter aux conditions particulières de la Pologne et subir certaines modifications. Pour assurer son existence l'« unitas » était obligée de s'abriter sous la protection de la noblesse, ce qui la rapprochait des calvinistes. Grâce à leur origine slave et à leurs principes démocratiques la doctrine des frères moraves fut d'une plus forte influence sur la population que n'était le calvinisme qui avait été introduit en appliquant le principe « cuius regio, eius religio » et pour cette raison avait perdu toute idée libératrice. La solide organisation intérieure et extérieure, apportée par les frères moraves de leur patrie contribua beaucoup à ce que le luthéranisme et le calvinisme en Pologne s'organisèrent aussi en communautés ce qui fut décidé au synode de Sendomierz en 1570.

La force et l'importance principales des frères mo-

raves se manifestaient en matière pédagogique. Leur école à Lissa-Lesno, sur la propriété de la famille Seszczynski, où le plus grand pédagogue de cette époque Amos Comenius mit en pratique sa méthode nouvelle d'enseignement, était fréquentée par des catholiques et des protestants de la Pologne et de l'étranger. C'est pour cette école que Comenius rédigea son œuvre de grand retentissement : « *ianua linguarum reserata* ».

CHAPITRE VII

Les efforts des Protestants en Pologne pour une union

Nous venons de tracer en peu de traits le développement de la réforme en Pologne. Trois confessions différentes y prenaient racines ; chacune d'elles menait sa propre vie. Mais on reconnut bientôt que la vie de « l'un à côté de l'autre » devait céder à la « vie d'ensemble » et à la collaboration pour mieux résister aux orages dont l'atmosphère était chargée. De bonne heure on essayait de réunir les trois confessions évangéliques d'un commun accord. Ce n'étaient pas seulement des raisons religieuses qui poussaient les promoteurs de ces tendances unionistes ; quelques-uns d'entre eux n'obéirent qu'aux intérêts politiques. Ils espéraient de l'union non pas un progrès de la vie religieuse, mais un plus grand pouvoir politique contre l'église catholique.

Mais dès le commencement le désaccord était trop grand pour permettre la réalisation d'une union. Au

sejm du couronnement à Varsovie les réformés manifestaient toute une série de confessions : celle d'Augsbourg, l'helvétique, la tchèque, celle de Lismanin, etc. Chaque parti désirait de voir adopter la sienne comme confession commune.

Toutes ces tendances offrirent le spectacle le plus turbulent aux essais d'union entre les calvinistes et les frères moraves. Le commencement en faisait le superintendant des églises en Petite Pologne, Félix Kruziger, qui fit la connaissance du culte de frères moraves par Israel et Czerwenka. Sur son invitation, Israel et Jean Rokita venaient en 1555 à Chrzecice où ils se rencontrèrent la première fois avec les représentants des calvinistes en Petite Pologne : Félix, Witrelus et Krowicki. Les calvinistes consentirent sans arrière-pensée à conclure une union avec les frères moraves et s'en remirent de la manière de l'opérer sur les deux représentants des frères moraves. Israel proposa aux calvinistes de se mettre d'accord entre eux-mêmes d'abord pour mieux se comprendre sur certains points. Pour cette raison les calvinistes de la Petite Pologne se réunirent à Goluchowo. Israel prit part à cette assemblée.

Du 24 août au 2 septembre de la même année un synode en vue de l'union avait lieu à Kozmineh où apparurent non seulement un grand nombre de représentants de la Petite Pologne, mais aussi des délégués du duc Albrecht et beaucoup de nobles de la Grande Pologne. Après sept sessions on prit les décisions suivantes :

1° Les habitants de la Petite Pologne adoptent la confession des frères moraves, reconnaissent cette doc-

trine pour la bonne et la vraie et promettent d'y tenir fermement.

2° Ils s'engagent à introduire dans leurs communautés la liturgie des frères moraves en quoi ils seront aidés par les derniers par la communication de livres liturgiques et par l'envoi de quelques prédicateurs.

3° Ils promettent de ne pas mettre en pratique d'autres innovations religieuses sans avoir demandé le conseil des frères moraves.

4° Ils gardent leurs doyens de même que

5° Leurs propres cérémonies.

6° Ils renoncent à la dîme qu'ils percevaient encore selon la manière des catholiques.

C'est dans ces termes que le synode résuma ses idées d'une union. Le seul défaut en était, que ses décisions ne furent nulle part appliquées. Sitôt que les assistants du synode s'étaient séparés, chacun suivit son chemin habitué sans avoir égard à ce qu'il fut décidé. Les uns regrettaient sous peu leur promesse précipitée quand ils se familiarisaient avec la confession des frères moraves y trouvant nombre de détails qui leur avaient échappé à la première vue et qui ne leur convenaient pas. Les autres, qui sous la pression de la majorité s'étaient laissé gagner par un certain enthousiasme, retournèrent à leur opinion primitive dès que l'influence cessa. Encore d'autres qui avaient regardé l'union comme une mesure provisoire pour le cas où Calvin ne leur enverrait pas un prédicateur pour organiser leur

église, quittaient la cause quand l'envoyé de Calvin Lismanin apparut en Petite Pologne présentant une lettre du réformateur où celui-ci admonestait les habitants du pays de ne pas adopter une autre confession sans avoir regardé de près l'église helvétique. Dans ces conditions il n'est pas étonnant que les livres liturgiques, transmis par les frères moraves, n'éveillèrent nul intérêt (1556) et que leurs prêtres qu'ils envoyèrent en Petite Pologne n'y pouvaient s'acquitter de rien.

Mais les frères moraves ne désespéraient pas. Ils s'efforçaient autant que possible de mener à bien l'œuvre commencée sous tant de difficultés. Israel même visita le superintendant Félix à Secynin et lui expliqua dans les moindres détails comment il pourrait mettre en application les cérémonies tchèques dans sa communauté. Il réussit complètement à rallier Félix à sa cause. Encouragé par son succès Israel pressa la convocation d'un nouveau synode qui eut lieu à Chrzewice vers la fin de l'année; il finit moins favorablement parce que le clergé calviniste y était représenté en plus grand nombre qu'il n'était à Kozminek. L'enthousiasme qui avait régné au premier synode, s'était attiédi. Par contre les esprits s'échauffèrent tant plus et les discussions étaient parfois d'une véhémence assez grande. Les représentants de la Petite Pologne reprochèrent aux frères moraves de n'avoir pas tenu certaines promesses. Israel réfutait aussi bien que possible ces accusations. Las de ces disputailleries Israel demanda finalement à l'assemblée de déclarer franchement leur position envers les frères moraves pour enfin savoir où on en était. Sommé et pressé de telle manière Félix résolut enfin de

manifester sa vraie opinion. Il se mit à critiquer certains principes de leur confession, surtout qu'elle imposât aux prêtres de gagner leur pain par de vils travaux et qu'il exaltât le célibat tellement au-dessus du mariage qu'il semblait être nécessaire pour le salut, ce qui était contraire à la raison et à l'Ecriture. Après qu'Israel eût réfuté les scrupules soulevés et aussi la demande que les frères moraves adoptaient leur confession sous la forme corrigée par les calvinistes, on se mit finalement d'accord de remettre les points litigieux au synode prochain.

A ce synode qui avait lieu la même année encore à Pinczow la désillusion avait fait plus de progrès. Aux faits qui en étaient la cause et que nous venons de citer, s'ajoutait encore un autre, qui empêchait même beaucoup de prendre part au synode. Le clergé catholique réussit à convaincre le roi que dans ces réunions fréquentes des hérétiques les intérêts religieux n'étaient que des prétextes pour y tramer des conspirations. Cette insinuation pût entraîner des conséquences tellement fâcheuses, que même les deux nobles les plus puissants, Olesnickis, n'osèrent pas venir à Pinczow et que les assistants se virent obligés de remettre au roi les comptes rendus et du synode actuel et des deux précédents pour que le monarque se pût convaincre du manque de véracité de ces accusations.

En outre le retour imminent de Laski (1), qui par-

(1) De tous les réformateurs polonais c'était Laski qui fut le plus populaire (1). Il était né en 1499 d'une des premières familles polonaises. —

(1) XVIII. HERMANN DALTON, Johannes à Lasko.

tout était très populaire, en persuadait beaucoup de se rallier à lui. Il paraît que même les frères moraves n'espéraient que très peu de ces rencontres parce qu'ils n'y envoyèrent plus Israel. Immédiatement après l'ouverture de ce synode Larnicki un des plus habiles représentants du calvinisme, proposa de rappeler Laski en Pologne et de rédiger avec sa collaboration un credo particulier intitulé « confession des églises chrétiennes

Son père fut wojewode de Sicracz et son oncle archevêque de Gniezno (Jean Laski). — Le jeune Laski visita les plus célèbres écoles de l'étranger et c'était Zwingli qui le rallia à la cause de la réforme en 1524. Retourné en Pologne. (1526) il gravit vite tous les échelons de la hiérarchie ecclésiastique jusqu'il fut élu évêque de Kujawie en 1536. En 1537, il partit de nouveau à l'étranger, s'y maria et passa publiquement aux protestants. Le primat de la Pologne le destitua de toutes ses dignités ecclésiastiques et l'excommunia. Après être nommé prédicateur à Emden (1542) il devint en 1544 superintendant du Friesland oriental et occidental. Auparavant déjà il avait donné à ces églises-là une constitution propre et maintenant il leur composa un credo que pourtant les Frieses luthériens ne voulurent pas accepter. En 1546 il se démit de sa fonction de superintendant et resta simple prédicateur d'une église à Emden. Il alla enfin s'établir en Angleterre (1550) où il devint superintendant des protestants étrangers qui s'y étaient réfugiés. Sous le règne de la reine Marie il dut quitter l'Angleterre avec sa petite communauté de 175 âmes. Les fugitifs se dirigèrent vers le Danemark sollicitant la permission de s'y fixer. Comme ils ne voulurent pas adopter la doctrine luthérienne concernant la sainte-cène la permission de domicile ne leur fut pas accordée et ils durent continuer leur migration. Le même sort les attendait à Hambourg, à Lubeck et à Rostock. Ils trouvaient enfin un asile à Danzig. Laski se rendit plus tard à Francfort où il conçut l'idée d'unir les églises luthérienne et réformée. A la suite d'un mémorial qu'il remit au sénat et où il tâcha à démontrer qu'il n'exista aucune raison justifiant la séparation de ces deux églises, une disputation s'engagea en 1556 entre lui et plusieurs prédicateurs luthériens, qui pourtant ne donna aucun résultat. Il entreprit un autre essai et se rendit à Wittenberg pour y discuter en public avec

en Pologne » sans y mentionner la confession des frères moraves — ce qui veut dire : de couper toute liaison avec les frères moraves. Cette proposition provoqua une forte émotion dans l'assemblée. La noblesse s'opposa d'un commun accord à la demande d'une rupture si brusque. Le clergé gardait d'abord le silence. La discussion devint si violente que le synode en fut presque dissous. On réussit finalement de reprendre les pourparlers. La confession des frères moraves fut soumise à un nouvel examen pour chercher ce qu'on pourrait en garder et ce qu'il en fallait rejeter. Le clergé calviniste insista pour que l'article concernant le célibat fût rayé tout entier ; les frères moraves n'étaient point disposés à céder ; le calme revint quand ils consentirent à ce qu'il y aurait aussi entre eux des prêtres mariés. La plus âpre controverse fut provoquée par l'article sur la sainte-cène qui aux synodes précédents ne fut point attaqué. Comme les calvinistes et les zwingliens ne voulaient pas céder, les frères moraves, convaincus qu'avec une telle

Melanchton sur la possibilité d'une union des deux confessions évangéliques. La disputation n'eut pas lieu ; mais Laski reçut par Melanchton une lettre de recommandation au roi où le réformateur saxon offrit sa collaboration si le roi se décidait à opérer la réforme dans son pays. Laski même écrivit en 1555 de Francfort à Sigismond Auguste, l'admonesta d'abolir les idoles étrangères et d'adopter la croyance juste et vraie. Il pria dans la même lettre le roi de lui permettre de retourner en Pologne. Le roi lui répondit de patienter jusqu'au sejm prochain et de se mettre d'accord d'abord avec les adhérents de la confession d'Augsbourg, avec laquelle il semblait être en opposition. Ensuite, il devrait présenter une invitation de ses correligionnaires à retourner. Ce fait, Laski retourna en 1557 en Pologne et se fixa à Pinczow où il vivait désormais sans être molesté se vouant corps et âme à la cause de ses confrères.

confusion de langues une union n'était pas réalisable pour le moment, publièrent une déclaration de teneur, que les habitants de la Petite Pologne, mécontents de la confession des frères moraves mais en désirant une autre, devaient en rédiger une et la soumettre à leur examen. Le calme fut donc rétabli quoique les partisans de l'union n'étaient point disposés de constituer pour cette proposition une commission spéciale parce qu'ils y tenaient de former par une confession commune une masse compacte contre le roi et l'Etat, qui alors n'oseraient pas employer contre eux des mesures rigoureuses.

5 L'arrivée de Laski en Petite Pologne (1577) était propre à reculer encore plus loin le but désiré parce que les églises de cette région n'entrèrent plus en pourparlers pour réaliser l'union et ne convoquèrent aucun synode jusqu'à la mort de Laski. Le principal coupable en était Laski même qui, ayant une opinion zwinglienne sur la sainte cène, à cause de ce différend ne désirait pas une union avec les frères moraves et nourrit des scrupules sur leur confession. Il demanda à Calvin de faire connaître son avis aux habitants de la Petite Pologne. Le réformateur s'exprima alors en des termes peu favorables.

Ce ne fut qu'après la mort de Laski que tous les partis se réunirent de nouveau pour continuer les pourparlers en vue d'une union avec les frères moraves. A un autre synode à Buzeniu (Grande Pologne) en 1561 pour lequel les frères moraves déléguèrent Laurentins Rokita et deux autres prêtres on rédigea le traité suivant :

1° Les frères moraves s'engagent à traduire leur confession en langue polonaise et de la soumettre à l'examen des prêtres de la Petite Pologne.

2° Les deux confessions décident de n'accueillir des papistes qu'avec beaucoup de précautions.

3° Les deux confessions s'engagent de ne pas entreprendre des changements importants de cérémonies religieuses sans accord commun.

C'était ainsi que le lien solide de l'union, noué à Kozminek, fut restreint à de simples engagements au nombre de trois.

Quand les pourparlers avec les frères moraves ne prenaient pas le cours désiré, les calvinistes essayaient d'intéresser les luthériens pour leurs tentatives d'une union. C'était Laski qui leur en donna la première impulsion; celui-ci tendait toujours vers une fusion de ces deux confessions. Sur son conseil le synode à Wilodsislaw (1557) somma l'église de confession d'Augsbourg en Grande Pologne de collaborer aux efforts pour l'union; mais cette sommation n'eut pas un grand effet. Si les délégués luthériens vinrent bien à Ksiaze (1560) il n'apportèrent cependant que les salutations d'Ostrog et celles de leurs communes, mais ils ne prirent pas de part aux débats.

Étant donné le zèle, qui se manifestait dans les pourparlers pour l'union, tant de l'un que de l'autre côté, il est étrange que les calvinistes de la Lithuanie et de la Petite Pologne n'y pensèrent point à resserrer les liens entre eux-mêmes. Ceux de la Petite Pologne entreprirent cependant une tentative, envoyant leur doyen Blan-

drata avec un message s'y rapportant au chef des calvinistes lithuaniens, le prince Radziwill. Mais ce dernier — pour des raisons politiques peut-être — n'était point partisan d'une telle union. La commune de Wilna — d'accord avec le prince — avait pourtant envoyé des délégués au synode des églises de la Petite Pologne à Ksiazce déclarant approuver la doctrine des réformés de cette région et être membres de la même église. Ils exprimaient leur empressement d'examiner la constitution de cette église et sa discipline et d'adopter les résolutions du synode. Mais on en resta à cette promesse.

Quand les frères moraves se voyaient toujours plus éloignés de leur but primitif de rallier les calvinistes de la Petite Pologne, ils s'empressaient d'adopter — eux aussi — le projet d'une union des trois confessions réformées. Mais ces essais ne donnaient que de faibles résultats. Les luthériens n'avaient pas de confiance dans les frères moraves. Ils leur en voulaient encore parce qu'ils n'avaient pas été invités à une collaboration dès le moment où les frères moraves entreprirent la tentative d'une union. La première rencontre des luthériens et des frères moraves à Poznan (1560) restait donc stérile. La tension s'accrut quand le prédicateur luthérien Morgenstern s'éleva contre la communauté à Thorn. Dans son écrit intitulé : « *Errores fraterculorum Bohemicorum, de quibus Tarunia publice admoniti et convicti sunt et emendationem sunt polliciti* », il les attaqua leur reprochant que, malgré leur affirmation d'être en plein accord avec les dogmes de la confession d'Augsbourg, néanmoins ils ne se ralliaient pas aux

communautés luthériennes et, encore moins, permettaient à leurs fidèles de fréquenter les offices du culte luthérien. En réponse de ces reproches parut, la même année encore, un autre écrit qui avait pour titre : « *Responsio brevis et sincera ad virulentos articulos sive convictos errores XVI contra fratres Bohémicos* ». Ainsi les pourparlers en vue d'une union entre les deux confessions furent interrompus pendant plusieurs années.

Ce ne fut qu'en 1567 qu'un nouveau synode d'union des deux confessions réussit à Poznan. Il était présidé par le superintendant des églises luthériennes en Grande Pologne, Erasme Glicźner. Les luthériens critiquaient plusieurs articles de la confession des frères moraves et demandaient de les changer. Les frères moraves n'y consentirent pas ; ils soutenaient les principes critiqués sans toutefois convaincre les luthériens. Il fut enfin décidé de demander l'avis de l'université de Wittenberg sur la confession des frères moraves. Leurs représentants, Jean Polikarp et Wawrzyniec, partirent donc pour Wittenberg ; ils en remportaient un écrit, signé par Georges Major, Paul Eber, Paul Krell et Kasper Penczer. La confession des frères moraves y était reconnue conforme à la sainte Ecriture.

Les scrupules des luthériens furent donc écartés et les frères moraves nourrissaient le ferme espoir de réaliser la fusion des trois confessions évangéliques en Pologne, ou, — pour dire vrai — de voir absorber les confessions luthérienne et calviniste par la leur propre. Avant le synode où la fusion désirée par tous devait être accomplie, les luthériens et les frères moraves se

réunirent à Poznan en un synode préliminaire (1570). Mais ici encore surgissaient beaucoup de controverses. Nicolas Gliesner, prédicateur de Poznau et frère du superintendant sus-mentionné, — demandait d'abord, comme base de tous pourparlers ultérieurs, que les frères moraves, mettant leur signature sous la confession d'Augsbourg, y confirmassent leur consentement. Les frères moraves se montrèrent tout disposés, mais ils exigèrent de leur part que les luthériens signassent de même leur confession à eux. Comme les luthériens ne voulaient pas s'y décider on se mit à comparer mot par mot les deux confessions. Une nouvelle controverse concernant la doctrine de la Sainte-Cène empêcha encore une fois l'union. Les deux partis faisaient pourtant le vœu de garder et de cultiver l'amour fraternel réciproque.

En ce qui concerne les calvinistes de Kujawie, ils se ralliaient en totalité aux frères moraves après le synode de Liszkowo en 1565.

CHAPITRE VIII :

Consensus Sendomiriensis

Les tentatives multiples d'une union de tous les protestants en Pologne, qui jusqu'à ce moment étaient restées stériles, devaient enfin être couronnées de succès. L'an 1570, pendant lequel cette union réussit au synode de Sendomir, est donc le point culminant de l'histoire de la réforme en Pologne en particulier et sera toujours considéré comme une date remarquable de l'histoire du protestantisme en général. Pour traiter cet événement d'une importance primordiale comme il le mérite nous laissons parler un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de la réforme polonaise, Georges Fischer, qui en rapporte comme suit (1) :

« La première session (du synode) eut lieu le 9 avril 1570. Mais on s'y occupait seulement des formalités, des « choses se rapportant au bon ordre des débats »,

(1) FISCHER, *op. cit.*, p. 160-162.

élut comme président laïque le wojewode de Sendomir, Pierre Zborowski, qui fut un des chefs des familles Zborowski, presque en totalité luthériennes; Stanislas Iwan Karminski fut désigné « rector colloquii »; on conféra la direction des débats au sénior Paul Gilovius en sa qualité de président ecclésiastique. Un ancien écrivain parle de Pierre Zborowski en des termes élogieux suivants: le seigneur fut digne d'un tel honneur; il n'était pas seulement sincère vers Dieu et l'église, mais aussi savant et éloquent et s'occupait de la cause inlassablement; ainsi il répondit aux députés à toutes leurs demandes personnellement et en langue latine. C'étaient surtout deux points qui occupaient le synode: d'abord l'orthodoxie des frères moraves et en deuxième lieu la création d'un instrument de paix. En ce qui concerne le premier point, on s'était déjà mis d'accord en partie à la convention de Poznan, le 13 février 1570 et les luthériens étaient déjà arrivés à la conviction que la différence doctrinaire des frères moraves sur la sainte Cène existait plus dans l'expression que dans la conception; mais il était toujours resté une certaine aversion contre les Tchèques. Quoi que ces derniers aient entrepris, pour réfuter les erreurs présomptives, objectées probablement par Morgenstern peu après le synode de Poznan (1567) (comp. Krasinski, page 144-148), les Tchèques durent néanmoins aussi à ce synode repousser des attaques luthériennes contre leur orthodoxie. La réplique des frères moraves — nous laissons parler ici un ancien auteur — était très modérée. « Ils prétendent que Luther et Melanchton avaient reconnu leur confession comme juste et vraie et les en avaient loués

(ce qu'alors ne put être nié parce que l'affaire était encore dans la mémoire de tous et avait eu lieu tout récemment en 1538); ils regrettaient donc tant plus que certains soi-disant adhérents de la confession d'Augsbourg leur étaient hostiles ». Ils s'en rapportèrent au témoignage récent de la faculté théologique de Wittenberg (1568) selon lequel la réponse de Laurentius aux articles de Morgenstern (*responsio brevis et sincera fratrum quos Valdenses vocant, ad maevos ex apologia ipsorum exceptos a ministris confessionis Augustanae*) était orthodoxe et en accord avec la confession d'Augsbourg. Ils fournirent en effet des preuves suffisantes d'un accord presque total de leur doctrine sauf quelques différences indéniables en culte et discipline. Ainsi on réussit donc à faire valoir l'orthodoxie des Tchèques surtout parce que le wojewode Zborowski admonestait avec énergie les théologiens luthériens.

Il était plus difficile de mener à bien le deuxième point: la création d'un instrument d'union. La différence doctrinaire entre les luthériens et les réformés était grande et essentielle, surtout en ce qui concerne la Sainte-Cène. Il s'ajoutait le fait que les luthériens prenaient d'autant plus de soin de leur confession et se croyaient obligés de la garder indemne, qu'ils trouvaient les causes des nombreuses divergences et des opinions contraires à l'Ecriture, si souvent surgissant dans la confession réformée, dans cette confession même. On n'avancait pas dans l'union si l'on se déclarait orthodoxe réciproquement, tandis que l'on s'arrêtait aux symboles particuliers, tant que chacune des trois confessions exigerait de l'autre que « son credo à

elle serait gardé seul et accepté comme l'unique et le vrai et signé comme tel ». Les efforts de ceux qui proposaient de former de ces trois confessions une seule, étaient longtemps stériles. Enfin la voix puissante du wojewode de Cracovie, Stanislas Myszkowski, se faisait entendre. On approuva son conseil que : « tous les trois partis d'un commun accord devaient collaborer à la rédaction d'une confession nouvelle qui aurait comme titre unique : La confession polonaise ». Ce travail (nous citons ici volontiers les paroles d'un rapporteur vénérable et plus ancien) ne fut pas sans difficultés — non pas à cause de la matière même — mais à cause de la grande précaution qu'emploieraient probablement tous les prêtres pour ne porter aucun préjudice à la renommée de leurs partis, ou pour n'ajouter aucun mot donnant l'apparence que leur système de doctrine nécessitait la moindre correction. Les deux wojewodes admonestaient les prêtres présents avec toute l'énergie et parlaient, l'un après l'autre, avec tant d'émotion qu'ils fondaient en larmes de même que les prêtres. Et tous les cœurs étaient pris d'un tel attendrissement qu'ils reconnurent et sentirent unanimement que l'esprit de la paix avait pris possession de leurs âmes et les dirigeait vers la concorde fraternelle. Il fut donc décidé que les théologiens des trois partis religieux se réuniraient dès la Pentecôte passée à Varsovie pour collaborer à la confession commune. Cependant un protocole devait être rédigé encore à Sandomir contenant toutes les locutions qu'on emploierait désormais à l'article litigieux de la Sainte-Cène et dont la confession future ne devait pas différer. Ce protocole était prêt le

13 avril et (le 14 avril unanimement approuvé) signé. C'est le soi-disant « Consensus Sandomiriensis ». La joie de toutes les personnes présentes était générale. On remerciait Dieu du fond du cœur; on se tendit solennellement la main droite en signe et en confirmation de la concorde fraternelle. Chacun retourna en toute hâte dans sa communauté pour faire participer ses confrères à la même joie spirituelle ».

Ainsi le petit germe de la réforme, implanté il y a cinquante ans, était devenu un arbre puissant qui ombrageait toute la Pologne. Il semblait qu'aux temps des discordes et des luttes fratricides devait succéder l'époque d'activité paisible sous les rayons du pur évangile. Mais la providence divine en avait décidé autrement.

Vu :
Montpellier, le 9 juin 1927
Le Doyen de la Faculté des Lettres
J. VIANEY.

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 10 juin 1927
Le Recteur,
J. COULET.

Propositions données par la Faculté:

- 1.) L'ordre teutonique
- 2.) La diète de Worms
- 3.) Le ministère Gambetta

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES CONSULTÉS	7
PRÉFACE	9
INTRODUCTION. — <i>Les débuts de la christianisation des Slaves</i>	15
CHAPITRE I. — <i>Les principaux faits historiques en Pologne jusqu'à la bataille de Grunwald</i>	19
CHAPITRE II. — <i>De l'apparition de Jean Huss à la Réforme de Wittenberg</i>	39
1° L'église nationale	39
2° Le célibat	41
3° Les sectes	43
4° Le Hussitisme	45
CHAPITRE III. — <i>Les circonstances favorables à la Réforme</i>	61

CHAPITRE IV. — <i>Le Luthéranisme</i>	73
1° Danzig	75
2° Thorn et Elbing.....	82
3° Le reste de la Prusse.....	85
4° La Lithuanie	89
5° La Grande-Pologne	91
6° La Silésie	94
7° La Petite-Pologne	97
CHAPITRE V. — <i>Le Calvinisme</i>	101
1° La Lithuanie	105
2° La Grande-Pologne	108
3° La Petite-Pologne	109
CHAPITRE VI. — <i>Les frères moraves</i>	117
CHAPITRE VII. — <i>Les efforts des Protestants en</i> <i>Pologne pour une union</i>	127
CHAPITRE VIII. — <i>Consensus Sendomiriensis</i> ...	139

